

LA MAISON SANS BRUIT

Seb Le Rêveur



La Maison sans Bruit

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Béton Blanc	4
Chapitre 2 : L'Absence de Cri	11
Chapitre 3 : Dossier Oméga	15
Chapitre 4 : L'Ascenseur de Service	20
Chapitre 5 : La Première Éponge	26
Chapitre 6 : Sermon de Verre	32
Chapitre 7 : Le Premier Spasme	37
Chapitre 8 : L'Infiltration Brisée	42
Chapitre 9 : Le Secret de Clara	49
Chapitre 10 : Protocole de Capture	54
Chapitre 11 : Acier et Synapse	58
Chapitre 12 : Le Flux de l'Autre	63
Chapitre 13 : Délirium Tremens	67
Chapitre 14 : Le Bal des Sangsues	72
Chapitre 15 : Saturation	77
Chapitre 16 : L'Éveil de la Chair	82
Chapitre 17 : Le Scalpel d'Athéna	87
Chapitre 18 : Ozone et Cendre	91

Chapitre 1

Béton Blanc

La route s'arrête là où la raison s'effiloche. Les virages en épingle à cheveux, tels des lacets de cuir serrés autour du cou de la montagne, s'effacent brusquement devant la masse. Le monolithe. La Clinique de l'Éveil.

Le monolithe de calcaire ne reflète pas la lumière du soleil alpin. Il l'absorbe. Il la dévore. C'est une blancheur de craie compressée, celle d'un os exhumé et poli par des siècles de honte. L'architecture brutaliste se dresse comme une insulte au paysage : des blocs massifs, des angles si tranchants qu'ils semblent capables de couper le vent. Pas une courbe. Pas une faiblesse. Juste la dictature de la ligne droite et le poids écrasant du verre fumé, noir comme une pupille dilatée par la drogue.

Élise serre le volant. Ses articulations sont des perles blanches sous la peau fine. Elle respire. L'air est rare. Elle franchit le périmètre. Le portail coulisse sans un bruit, une mâchoire d'acier qui s'ouvre pour la laisser glisser dans le gosier de la bête.

Le parking est un désert de gravier gris. Sa petite citadine paraît dérisoire, une tache de couleur sale contre la pureté chirurgicale des parois. Elle descend. Ses talons claquent sur la gangue minérale. Un son sec. Un coup de feu dans une cathédrale vide. Elle marche vers l'entrée. Les portes de verre s'écartent. Un souffle glacé l'accueille.

Elle franchit le seuil.

L'odeur de cuivre ionisé la frappe en premier. Ce n'est pas un parfum, c'est une agression moléculaire. L'air est si chargé de gaz statique que les poils de ses

avant-bras se dressent un à un, de minuscules sentinelles alertant d'un danger invisible. Chaque inspiration brûle le fond de sa gorge, laissant un goût de cheveux brûlés par l'électricité, un goût de sang et de pile métallique.

Le silence n'est pas l'absence de bruit. C'est une nappe épaisse, artificielle, générée par le vrombissement sourd des systèmes de ventilation dissimulés dans les parois de calcaire. Ce ronronnement est une fréquence basse qui fait vibrer ses organes internes, un battement de cœur mécanique qui ne bat pas pour elle, mais pour le bâtiment lui-même.

Soudain, le vrombissement change de tonalité. Une porte coulisse au bout du hall.

Un homme apparaît.

Le temps se distord. Chaque seconde s'étire, se déchire, devient une éternité de détails obscènes. Le Dr Aris Thorne ne marche pas ; il glisse. Ses chaussures de cuir souple ne produisent aucun frottement. Il est d'une minceur qui confine à l'atrophie. Sa blouse blanche est une armure de tissu sans un pli, sans une tache.

À chaque pas qu'il fait, Élise sent la pression atmosphérique augmenter. C'est une sensation physique, un poids sur ses tympans. Son visage est un masque de cire tendu sur une structure de métal. La peau est translucide, laissant deviner le lacis bleuâtre des veines sur ses tempes. C'est un visage qui a oublié comment sourire, comment souffrir, comment vivre.

Les yeux de Thorne sont deux billes de verre fumé, parfaitement immobiles. Aucun clignement. C'est le regard d'un entomologiste observant un insecte dont il s'apprête à arracher les ailes.

L'odeur de gaz statique s'intensifie, doublée d'un effluve de formol et de conservateur. Thorne incline légèrement la tête. Le mouvement est mécanique, comme si ses

vertèbres cervicales tournaient sur des roulements à billes lubrifiés.

— Mademoiselle... Meyer, dit-il.

Sa voix n'a pas de timbre. C'est une onde sonore plate. Le son d'un scalpel qui incise une plaque de verre. Élise essaie de répondre. Sa salive a disparu. Sa langue est un morceau de bois sec.

— Bonjour, Docteur Thorne.

Le silence s'étire. Trois secondes. Quatre secondes. Pour Élise, c'est une minute de torture. Elle voit une goutte de sueur perler à la racine de ses propres cheveux et commencer sa lente descente vers sa tempe. Elle sent chaque millimètre de sa progression, une brûlure glacée sur son épiderme.

Thorne lève une main. Ses doigts sont longs, anormalement longs. Les ongles sont coupés si court qu'ils semblent s'enfoncer dans la pulpe. Une main de boucher raffiné.

— Bienvenue à la Maison sans Bruit. Votre dossier mentionnait une... résilience particulière.

Il fait un pas. Le froid qui émane de lui est tangible. Le froid d'un corps dont le métabolisme a été réduit au strict minimum. Il plonge ses yeux dans les siens. Élise a l'impression qu'il scanne son cerveau, qu'il compte les neurotransmetteurs de la peur qui inondent ses synapses.

— La culpabilité est un poison. Elle parasite le système nerveux. Ici, nous éliminons les interférences.

Il tourne le dos. Le temps reprend son cours, une cascade de secondes qui s'écrasent

brusquement. Élise emboîte le pas. Elle sent le regard du bâtiment sur sa nuque. Les caméras de surveillance, dissimulées derrière le verre fumé, ressemblent à des yeux de mouche.

Le couloir s'étire. Les plafonds s'abaissent. Au loin, au-delà de la zone aseptisée, un son nouveau s'élève. Trop organique. C'est le son d'une succion. Le bruit d'une éponge que l'on presse.

Ils s'arrêtent devant un ascenseur en acier brossé. Les portes luisent comme des lames de rasoir.

— Nous allons descendre. Là où la chair rencontre la fonction.

L'ascenseur s'arrête avec une secousse qui fait claquer les dents d'Élise. Les portes s'ouvrent sur un autre monde.

Ici, le calcaire n'est plus blanc. Il est gris, humide, marqué par des traînées sombres qui ressemblent à de la sueur ancienne. L'air est saturé d'un murmure. Des milliers de voix étouffées comme au fond d'un puits de boue.

— Bienvenue au Sous-Sol 4. Le cœur de la machine.

Élise fait un pas. Son pied rencontre une substance molle, élastique. Le sol est recouvert d'une membrane translucide, un treillis de fibres organiques qui pulse au rythme de la ventilation. Ce n'est pas un bâtiment. C'est un organisme. Thorne pose sa main sur son épaule. Ses doigts sont froids, mais là où ils touchent le tissu, elle sent une chaleur anormale, une vibration qui remonte le long de ses nerfs.

— Ne craignez rien. Ici, vous n'êtes plus une journaliste. Vous n'êtes plus une survivante. Vous êtes une composante. Et le système a faim de votre douleur.

Il la pousse vers la salle d'examen. Au centre, un fauteuil d'opération trône, ses bras de chrome poli repliés comme les pattes d'une araignée. Élise s'assoit. La matière du siège épousa ses formes avec une mollesse obscène.

Thorne s'approche. Il saisit une aiguille de chrome. La pointe capte la lumière rouge, un éclat de diamant noir.

Le temps se fracture.

L'aiguille descend vers son bras. Elle voit la peau de son pli du coude se tendre, résister, puis se déformer. Le pore de la peau est forcé. Rupture de l'épiderme. Déchirement microscopique. L'acier froid pénètre dans le derme, écarte les fibres de collagène.

Puis, le second geste. Vers sa tempe.

Le périoste céda. Un craquement sec. Puis le blanc. Un blanc électrique qui dévora le monde. Les terminaisons nerveuses furent harponnées par les fibres de silice. L'acier chercha le nerf. Il le trouva.

Une décharge blanche explosa derrière ses yeux. Elle ne fut plus qu'une synapse en feu. Soudain, elle n'était plus seule dans sa tête.

Un flux de bile noire l'envahit. Elle ressentit l'abcès d'un autre, une pulsation purulente derrière une gencive qui n'était pas la sienne. Elle ressentit l'étouffement d'un mourant à l'autre bout du complexe, l'eau qui s'engouffrait dans des poumons qu'elle ne possédait pas. Sa propre colonne vertébrale sembla se liquéfier, imitant la déliquescence d'un inconnu situé trois étages plus haut.

Elle était l'éponge. Elle aspirait la noirceur.

— L'incubation commence, dit Thorne.

Le mur derrière lui devint transparent. Des cuves de verre fumé révélèrent les Éponges. Des architectures de chair. Leurs membres atrophiés, leurs visages réduits à des orifices respiratoires. Leurs systèmes nerveux avaient été extraits, déployés comme des voiles de dentelle rouge tout autour de leurs corps flottants.

Élise sentit les fibres optiques pénétrer sa propre poitrine. Ce ne fut pas une coupure, mais une invasion. Les crochets s'agrippaient à ses muscles pectoraux, s'enroulaient autour de ses côtes. Elle sentit le mouvement des câbles sous sa peau, comme des vers frénétiques cherchant son cœur.

Sa peau se tendit. Le son de son épiderme qui s'étire jusqu'à la rupture. Son sternum se fêla sous la pression interne des implants.

Elle regarda le plafond. Une goutte de condensation tomba, droit vers son œil ouvert.

La goutte mit des minutes à parcourir la distance. Elle vit la salle rouge se refléter dans le globe liquide. Elle vit le visage de Thorne déformé par la réfraction. La goutte frappa sa cornée. Un choc de froid absolu. Le liquide se répandit, créant un voile de verre dépoli.

Élise ne lutta plus. Elle ouvrit les vannes. Elle attira tout vers son propre centre, vers ce point noir que sa culpabilité avait forgé. Elle devint un trou noir émotionnel.

Le béton de la pièce commença à gémir. Une fissure apparut sur le mur, zigzaguant avec une précision chirurgicale. Élise sentit la fissure s'ouvrir dans son propre crâne.

Le béton blanc se teinta de rouge. Une exsudation de sang commença à sourdre des parois, comme si la pierre se mettait à transpirer. Elle n'était plus une femme. Elle était une rainure dans le mur. Une vibration dans la gangue minérale. Une pulsation

résiduelle dans le ventre de la pierre.

Thorne regarda sa montre.

— Phase un terminée.

Élise ferma ses yeux de pierre. Elle sentit le froid des glaciers s'infiltrer dans ses fondations. Elle n'était plus un être de chair, mais une composante de la structure.

Le chapitre de l'humanité était clos. La montagne avait faim, et elle venait d'en devenir les dents.

Chapitre 2

L'Absence de Cri

Le silence n'est pas une absence de bruit. Ici, dans le Bloc 4, c'est une matière. Une mélasse invisible, pressée contre les tympanes par les parois de béton banché dont les angles affichent une rectitude obscène. Sous la grille de néons blancs, une lumière plate déshabille la chair de toute dignité, transformant chaque pore de la peau en une topographie de l'abjection.

Élise se tient contre le mur froid. Le verre fumé de la galerie d'observation est une barrière dérisoire. Elle sent le froid du minéral traverser sa blouse, une morsure bienvenue qui lui rappelle qu'elle possède encore un système nerveux. Sous elle, au centre de l'arène chirurgicale, l'homme allongé s'appelle Van der Meer. Des milliards d'euros pour s'offrir ce luxe ultime : l'amputation de sa propre souffrance.

Le Dr Aris Thorne glisse vers la table. Ses mains sont des instruments de précision, déjà gantées de latex si fin qu'on devine les lunules de ses ongles. Pour lui, Élise n'est qu'un parasite nécessaire, une ombre tolérée dans son temple de géométrie. Thorne ne regarde pas Van der Meer. Il scrute la saturation nociceptive du sujet, une donnée qu'il s'apprête à déporter.

Il saisit le scalpel laser. La pointe crépite d'une lueur violette, une écharde de lumière pure.

Le temps coagule. Thorne abaisse la lame vers la gorge de l'homme. La pointe effleure l'épiderme, juste au-dessus de la clavicule gauche. Élise retient son souffle, mais ses poumons brûlent déjà d'un manque d'oxygène qui semble durer des heures. La pointe s'enfonce. La peau résiste, se tend comme une membrane de tambour,

créant une dépression minuscule sous la pression du métal. Puis, la rupture de la couche cornée.

Le scalpel trace une ligne de cinq centimètres. L'incision s'ouvre comme une lèvre rouge et muette. Les bords de la plaie s'écartent avec une lenteur de fleur carnivore. On voit d'abord le blanc nacré du fascia, puis la lyse des premières fibres musculaires sous l'effet thermique du rayon. Van der Meer ne bouge pas. Son faciès reste atonique, ses réflexes stapédiens abolis par le transfert. Sa douleur n'est plus là. Elle voyage.

Élise tourne les yeux vers le coin de la pièce. Dans la cuve de verre dépoli, l'Éponge s'agite. C'est une masse de chair dont on a sectionné les nerfs moteurs pour qu'elle ne puisse jamais traduire l'agonie en mouvement, ne conservant que les voies afférentes du supplice. Elle ne peut que ressentir. L'Éponge entre en convulsion, un spasme purement métabolique, tandis que Vane contemple le plafond avec une vacuité de reptile.

— Observez, murmure la voix de Thorne, qui résonne par conduction osseuse dans le crâne d'Élise. L'erreur de l'évolution est en train d'être corrigée.

Soudain, le sol de la galerie d'observation semble se dérober. Les silhouettes en vinyle blanc saisissent Élise. Elle ne lutte pas ; son épiglotte se verrouille, l'air s'échappant en un sifflement ténu malgré ses efforts. Elle est transportée, non pas comme une femme, mais comme une machine-corps dont on s'apprête à tester les limites de charge.

L'ascenseur descend vers les entrailles de la clinique. Le temps se fragmente en une suite de photogrammes fixes. La température monte. L'odeur d'ozone disparaît, remplacée par une effluve de chair négligée et de sueur rance. Les portes s'ouvrent sur le sous-sol. Le sol n'est plus en béton, mais recouvert d'une membrane de caoutchouc épais, tiède, qui semble palpiter sous les pieds. *Boum.* La vibration ne vient pas des

oreilles, elle fait claquer les dents d'Élise, une distorsion visuelle qui fait vaciller la lumière.

Elle est déposée sur une table en pierre noire. Thorne est là, surplombant son champ de vision. Il tient une aiguille reliée à un câble tressé de fibres nerveuses.

— Vous cherchiez un sens, Élise. Vous allez devenir le réceptacle.

L'aiguille descend vers sa tempe. Le temps s'étire jusqu'à l'absurde. La pointe touche la peau, la déforme, puis perce l'os. Élise n'entendit pas le craquement par ses oreilles, mais par sa mâchoire. Le son voyagea dans ses dents, une vibration de craie broyée qui lui fit l'effet d'un hurlement de porcelaine à l'intérieur de son propre crâne. Le métal glisse dans le lobe temporal, cherchant les centres de la perception.

Puis, l'inoculation.

Des milliers de nanites biologiques sont injectés dans son cortex. Elle les sent ramper, des insectes de glace qui s'accrochent à ses synapses. Thorne ajuste le flux. Soudain, la première vague arrive. Ce n'est pas sa douleur. C'est un déversement d'agonie étrangère, lourde, saturée de toxines métaboliques. Elle sent le liquide de Vane fermenter dans ses propres vertèbres, une décharge psychique qui consume ses fibres une à une.

Son corps se cambre. La membrane sous la table aspire sa chaleur. Elle ne veut pas hurler, son corps ne le permet plus ; elle n'est qu'un spasme, une contraction rythmée par le battement sourd du bâtiment. *Boum. Boum.* La vibration devient une pression physique qui lui broie les poumons. Elle voit maintenant l'envers du décor : les murs de béton suintent une substance translucide, les veines de cuivre de la clinique transportent le fiel des riches vers son propre cerveau.

— Le pont est établi, dit Thorne.

Il retire l'aiguille. Un liquide noir et visqueux perle de la tempe d'Élise, aussitôt récupéré par une rigole. Elle ne sent plus ses membres. Elle est devenue une extension du système de drainage. Elle perçoit les autres Éponges dans les murs, des centaines de gémissements de fréquences radio qui grésillent dans son esprit. Et parmi elles, une note familière. L'écho d'un ADN qu'elle reconnaît. Sa sœur est ici. Elle fait partie du mortier. Elle fait partie du vrombissement.

Élise sombre dans une obscurité habitée. Elle n'est plus une femme. Elle est une éponge biologique saturée par une mer de fiel. Le dernier son qu'elle perçoit n'est pas une voix, mais le battement du cœur de la clinique sous elle.

Boum.

Boum.

Le silence est enfin complet. Un silence de dévoration. Dans la Maison sans Bruit, le premier cri est définitivement le dernier.

Chapitre 3

Dossier Oméga

L'écran de la console d'archives n'émettait aucun son, pourtant il hurlait.

Le curseur pulsait. Un carré de phosphore vert, régulier, implacable. Un métronome pour l'agonie. Élise sentit le froid de l'albâtre industriel migrer dans la pulpe de ses doigts, une morsure cryogénique qui remontait le long de ses phalanges jusqu'à ses métacarpes. Ses articulations craquèrent silencieusement, un bruit de bois sec dans le vide de la pièce.

DOSSIER OMEGA.

PATIENT : CLARA.

STATUT : PURGÉ.

Le mot « PURGÉ » n'était pas une simple donnée informatique. C'était une plaie ouverte sur le moniteur. Les pixels semblaient suinter. Élise fixa la vacuité chirurgicale. Pas de groupe sanguin. Pas de date de décès. Juste une absence découpée au scalpel laser dans la réalité binaire de la clinique.

Sa respiration se bloqua. L'air, saturé de métal ionisé et de statique rance, devint brusquement solide. Chaque molécule d'oxygène lui semblait être une écharde de verre. Son diaphragme se contracta, un spasme qui fit trembler ses côtes comme un piston de viande frappant une paroi de fer. Elle sentit la sueur perler. Une goutte entama sa lente descente le long de sa tempe. Elle pouvait en suivre le trajet millimètre par millimètre, une brûlure froide sur sa peau diaphane.

Puis, le silence fut assassiné.

Ce ne fut pas une sirène. Ce cri venait des entrailles du silex chirurgical. Une fréquence subsonique frappa ses os. Ses molaires vibrèrent dans leurs alvéoles. Un bourdonnement de frelons mécaniques s'éveilla dans les murs brutalistes. Élise ne bougea pas. Le temps s'était étiré comme une membrane de latex prête à rompre. Elle voyait les grains de poussière danser dans le rayon vert de l'écran, flottant dans une stase surnaturelle. Chaque grain était un univers de débris organiques, de squames de peau morte, de fibres de coton. Ils tourbillonnaient avec une lenteur de planètes à l'agonie.

Elle se leva. Le siège de bureau pivota, un gémissement de métal torturé qui sembla durer plusieurs minutes. Elle se détourna de l'écran. Le vert du moniteur resta imprimé sur ses rétines, une tumeur lumineuse flottant au milieu de sa vision. La porte se trouvait à trois mètres. Un gouffre.

Elle fit le premier pas. Le sol en linoléum lui semblait mou, comme une chair de cadavre refroidie. Elle avait l'impression de marcher sur un ventre géant. L'ozone disparut, remplacé par une effluve de sueur rance et de bile. Elle tendit la main vers la poignée. Elle sentit les rainures microscopiques de l'usage contre sa peau. Le mécanisme se déclencha avec une lenteur de glacier.

Clac.

Le son fut une détonation. Elle déboucha dans un tunnel de lumière crue. L'éclairage au néon grésillait, une pulsation stroboscopique qui découpait la réalité en images fixes. Elle commença à courir. Une chute horizontale. Ses pieds frappaient le sol : *Tac. Tac. Tac.* À chaque impact, son cerveau heurtait les parois de son crâne.

Soudain, une silhouette émergea d'une alcôve. Une chose drapée dans une blouse de lin trop lourde. Elle se mouvait avec une raideur contre-nature, ses articulations soudées. Le visage était masqué par de la gaze chirurgicale, mais sous le tissu, des

nœuds de chair palpitaient au rythme de l'alarme. La chose émit un sifflement humide, le bruit d'une éponge que l'on presse.

Élise fit demi-tour. Ses jambes étaient du plomb. Elle s'engouffra dans un escalier de service. Les marches vibraient. À chaque étage, la température grimpait. Sa blouse collait à son dos, une seconde peau moite. Elle entendit un bruit venant d'en haut. *Slurp. Slurp.* Le bruit de ventouses sur le métal. Quelque chose se déversait d'une marche à l'autre comme une coulée de boue organique.

Elle se jeta contre une porte. Digicode. Ses doigts tremblants frappèrent : 4... 0... 9... 2...

ACCÈS REFUSÉ.

La masse informe apparut dans la lueur de secours. Un amas de membres, une tapisserie de souffrance biologique cousue de fils électriques gainés de mucus. C'était une Éponge. Elle émit un râle composé de mille voix brisées. La culpabilité d'Élise fut aspirée par la créature. La vision de l'accident. Le sang sur le pare-brise. L'Éponge se gonfla, ses tissus devenant translucides, révélant des organes noirs et palpitants.

Élise s'effondra. La porte derrière elle s'ouvrit. Une main gantée de latex blanc saisit son col.

Le Dr Aris Thorne se tenait au-dessus d'elle. Un masque de marbre parfait.

— Vous avez une capacité de stockage émotionnel tout à fait remarquable, Élise.

C'est presque du gâchis de vous laisser si... dysfonctionnelle.

Il tenait un stylet terminé par une pointe de cristal noir.

— Votre sœur n'a pas survécu à la purge. Mais vous... vous avez cette faille merveilleuse qui agit comme un aimant pour l'agonie.

Le cristal toucha sa tempe. Ce ne fut pas une douleur, mais une succion. Le bleu chirurgical se liquéfia.

L'influx fut une herse de fer rouillé s'abattant sur une nappe de nerfs.

Un centième de seconde. Sa mâchoire se verrouilla. Un craquement de molaire résonna comme un coup de fusil. L'émail vola en éclats. Des fragments labourèrent sa langue. Le goût du fer envahit son palais.

Deux centièmes de seconde. L'Omega la percuta. La souffrance d'un homme aux étages supérieurs, dont le pancréas n'était plus qu'une tumeur spongieuse. Élise sentit les métastases grignoter ses propres tissus, des millions de mandibules invisibles dévorant sa viande. Elle pouvait compter les cellules qui mouraient.

Trois centièmes de seconde. Les orifices noirs du visage de Clara palpitaient. Le liquide sombre s'en écoulait en filaments ténus, cherchant les narines d'Élise. La connexion était totale. Elle devint le bâtiment. Elle ressentit la vibration des générateurs dans ses hanches. Dans les sous-sols, les Éponges saturaient. Leurs pores suintaient une humeur jaunâtre. Le trop-plein se déversait en elle.

Quatre centièmes de seconde. Le deuil d'une mère. Le choc du métal. Cette douleur était un acide qui dissolvait ses souvenirs. Son cœur s'agitait comme un animal piégé sous une bâche. Les valves claquaient avec un bruit de cuir mouillé. Elle vit Thorne derrière la lentille de la caméra. Il ne ressentait rien. Elle n'était qu'une variable.

Cinq centièmes de seconde. La pression intracrânienne augmenta. Ses globes oculaires furent poussés vers l'extérieur. La pièce devint un kaléidoscope. Le béton devint de la peau. Le verre devint des dents. Une explosion de blanc pur. Puis, le noir.

Six centièmes de seconde. Le temps s'était cristallisé dans une milliseconde d'agonie éternelle. Ses doigts agrippés à la table n'étaient plus que des phalanges d'ivoire luisantes de synovie. Elle était une autoroute de détresse.

Sept centièmes de seconde. Ses côtes s'écartèrent avec le bruit de branches sèches que

l'on brise. Son sternum se fendit. Sous la peau de son thorax, l'Omega prenait racine. Des vrilles de chair noire pompaient sa vitalité pour la redistribuer dans le réseau. Elle était une valve de décompression pour l'horreur des Alpes. Les patients, trois étages plus haut, s'apaisèrent soudain. Leurs visages se détendirent. Ils étaient guéris. Élise, elle, n'était plus qu'une architecture de douleur.

Huit centièmes de seconde. Elle voyait la pensée de Thorne : un désert de glace blanche. Une volonté géométrique. Optimiser. Elle n'avait plus de mains pour frapper. Elle n'était qu'un récepteur.

Neuf centièmes de seconde. Le gaz inerte remplit la pièce pour stabiliser la ressource. Ses yeux se couvrirent d'un voile de givre. Une seconde passa.

L'agonie ne diminua pas. Elle se stabilisa. Élise n'était plus Élise. Elle était le point Oméga. Le réceptacle de tout ce que l'humanité refusait de ressentir. Elle était la Maison sans Bruit. Le silence qui hurle.

Sur le terminal de Thorne, une ligne verte apparut :

ÉPONGE 01 : SYNCHRONISATION 100%. CAPACITÉ DE STOCKAGE : OPTIMALE.

Le docteur ferma les yeux, savourant le silence parfait. La douleur avait trouvé sa place. Elle était enfermée dans une prison de craie compactée. Pour Élise, chaque battement de cœur était un siècle de torture. Elle était l'indicible, sculptée dans la sueur et le sang.

L'éternité commençait seulement.

Elle avait le goût de l'ozone et du métal ionisé.

Chapitre 4

L'Ascenseur de Service

Le clavier tactile grésille sous la pulpe de ses doigts. Le plastique froid, poli par des milliers de pressions anonymes, semble repousser son contact. Élise enfonce la carte magnétique dérobée dans la fente étroite. Un déclic. Sec. Métallique. Un son de guillotine qui tombe. Le voyant passe du rouge chirurgical au vert bilieux. Derrière elle, le tapotement rythmique des talons de la patrouille sur le béton blanc s'intensifie. Ce n'est pas un bruit de pas, c'est un décompte.

Les portes de l'ascenseur de service coulissent avec un gémissement de métal supplicié. L'ouverture est une plaie béante dans la perfection immaculée du couloir. Elle s'y jette.

L'habitacle est une cage de fer nu, une boîte sérieuse dépourvue de miroir ou de confort. Élise frappe le bouton « -4 ». Le bouton s'enfonce avec la résistance d'un globe oculaire sous le pouce. Un contact liquescent qui lui soulève le cœur. Les portes se referment.

Le silence n'est pas le vide. C'est une masse thonique. Il pèse sur ses tympans, une pression sourde, identique à celle des profondeurs océaniques. L'ascenseur ne bouge pas encore. Pendant une seconde, qui s'étire jusqu'à devenir une éternité de vide, Élise est suspendue dans un non-lieu. Elle entend son propre sang cogner contre ses tempes. *Boum. Boum.* Un tambour de guerre dans une cathédrale de métal.

Puis, l'arrachement.

La cabine décroche. Ce n'est pas une descente, c'est une chute contrôlée dans un

œsophage de fer. Ses viscères remontent dans sa cage thoracique. La gravité devient une main invisible qui lui écrase les épaules. L'acier vibre d'une fréquence arachnéenne qui remonte le long de sa colonne vertébrale, chaque vertèbre s'entrechoquant contre la suivante comme des dominos d'os.

Le temps se dilate. L'indicateur de niveau reste noir. Élise regarde ses mains. La sueur n'est pas une simple humidité ; c'est un exsudat visqueux, chargé d'adrénaline acide. Ça brûle.

Soudain, l'air change. La pureté stérile des étages supérieurs est aspirée, remplacée par une exhalaison lourde. Une haleine. C'est l'odeur d'une vie qui se simplifie : le fumet de l'urée, le fer du sang rassis et l'haleine douceâtre d'un pancréas qui s'autodigère. C'est l'odeur de la viande qui fermente sous la peau.

Elle est prise d'un vertige. Les parois d'acier se rapprochent. Elles irradiant une chaleur fébrile. Elle pose une main sur le métal et la retire aussitôt. Le métal est tiède. Il bat. Une pulsation erratique, faible, mais indéniable. L'ascenseur est en train de l'avalier.

Une secousse brutale la jette au sol. Ses genoux percutent le métal avec un craquement sourd. La douleur est une décharge électrique, mais elle semble déjà appartenir à quelqu'un d'autre.

Ding.

Le son est grêle. Ridicule. Les portes hésitent, luttent contre un frottement mou à l'extérieur. Un glissement de tissus humides. Puis, le mécanisme force. Une fente de lumière apparaît. C'est une lueur orangée, sale, pulsante comme une inflammation.

Elle est au niveau -4.

Le couloir n'a plus rien de brutaliste. Le béton est colonisé. Des réseaux de tuyaux tubulaires courent le long des murs comme des veines exposées. Certains sont translucides, laissant entrevoir le passage de fluides séreux chargés de sédiments sombres. Le sol est recouvert d'une fine couche de liquide noir qui reflète la lueur des néons vacillants.

Au loin, un son de succion répétitif. *Squelch. Squelch.*

Élise fait un pas hors de l'ascenseur. Sa chaussure s'enfonce dans le liquide avec un bruit de baiser mouillé. Elle avance. Le couloir se courbe, s'enfonçant plus profondément dans la roche des Alpes. Les murs de béton semblent transpirer. Elle arrive devant une membrane tendue sur un cadre d'acier. Une peau translucide, parcourue de capillaires rouges, qui palpite doucement. Derrière, une masse informe : une Éponge.

Élise s'approche. Sa main s'élève vers la membrane. Elle veut toucher. Le contact est un incendie. Dès que ses doigts effleurent la surface, une décharge de pure agonie traverse son bras. Ce n'est pas sa douleur. C'est un tsunami sensoriel de membres broyés et de nerfs à vif.

Elle retire sa main, chancelante. Elle entend des pas derrière elle. Des pas lourds, mouillés. Elle n'ose pas se retourner. L'odeur d'ammoniaque et de chair fressée l'enveloppe.

"Élise..."

Le murmure ne vient pas d'une bouche. Il résonne directement dans ses os. Elle se force à tourner la tête. Une chimère biologique rampe sur le sol humide, une accumulation de membres disparates recousus avec des fils de cuivre. Une douzaine d'yeux dilatés par le supplice se fixent sur elle.

"Aide-nous à porter," siffle la créature.

Élise s'enfuit. Ses poumons brûlent. Elle s'enfonce dans le labyrinthe, là où chaque ombre possède une faim synaptique. Elle arrive dans une immense caverne de béton. Des milliers de câbles descendent du ciel comme des racines de lierre. Au bout de chaque câble, un corps humain suspendu, boursoufflé, saturé de liquides. Une forêt de chair oscillant dans une lueur rouge sang.

Elle voit alors l'ascenseur de service en verre fumé descendre du plafond. À l'intérieur, le Dr Thorne l'observe avec la curiosité d'un entomologiste. Il actionne une commande.

Le premier connecteur, une aiguille de titane, effleure la base de la nuque d'Élise. L'aiguille entre. Un froid de vide. Puis l'incendie. La peau se rétracte dans un bruit de parchemin déchiré. Le métal cherche la dure-mère. Il la trouve. C'est un choc électrique silencieux qui fige ses poumons.

D'autres aiguilles s'enfoncent. Épaules, bas du dos, articulations. Le temps se dilate jusqu'à l'obscénité. Elle sent l'acier fendre les tissus adipeux, glisser entre les vertèbres. Son corps ne rejette pas l'intrusion ; il l'invite.

Soudain, la connexion est totale.

Le Cœur de la Maison s'éveille en elle. Une déflagration synaptique. Le flux massif d'informations de la clinique sature son cerveau. Elle reçoit le signal pur d'un homme dont les reins s'effondrent à l'étage 2. Elle sent l'acide urique cristalliser dans ses propres tissus. Elle sent les agrafes d'une chirurgie faciale mordre sa propre peau.

L'humeur vitrée d'Élise s'échappe en larmes épaisses, tandis que ses nerfs optiques se détissent pour aller embrasser les fibres de verre du pilier. Elle ne voit plus le monde ; elle le palpe par la douleur des autres.

Sa propre culpabilité, ce souvenir de la voiture en flammes et du visage de cire de son père, remonte enfin. Elle voit l'accident avec une clarté insoutenable. Mais ce traumatisme n'est plus une fin ; c'est le carburant. Sa douleur est l'adhésif parfait pour le réseau.

Elle sent ses membres fusionner avec la paroi de chair. Ses jambes se dissolvent dans la masse tuméfiée du pilier. Ses mains sont prises dans des gaines de mucus qui durcissent. Elle est fixée. Elle est l'Entrée 402.

Le temps s'arrête. Elle est dans l'instant éternel de la synapse qui brûle. Chaque micro-seconde est un univers de supplice. Elle sent la chaleur de la main de Thorne qui se pose sur la surface battante du pilier, de l'autre côté de sa propre peau.

— "Tu es magnifique, Élise," murmure-t-il. "Tu ne te contentes pas de recevoir la douleur. Tu la réclames."

Elle veut se révolter, mais ses muscles n'existent plus. Elle est un filtre. Un déchet biologique optimisé. Elle sent une nouvelle vague arriver, un choc septique à la suite royale. Ses cellules explosent une à une. Elle est une étoile de souffrance.

En haut, le luxe est aseptisé. Le silence est d'or.
En bas, Élise est le cri qui ne finit jamais.

Elle ferme les yeux de son esprit. Elle voit les milliers d'autres alvéoles, les autres martyrs silencieux qui maintiennent l'illusion de la surface. Elle n'est plus une femme. Elle est une pièce de l'architecture. La Maison sans Bruit a enfin trouvé sa voix, et cette voix est une agonie perpétuelle, distillée dans l'obscurité séreuse des fondations.

Le silence est de la chair.
Le silence est total.

Elle est la Maison.

Chapitre 5

La Première Éponge

Le silence de la surface était une imposture. Ici, dans les entrailles de la Maison sans Bruit, le silence n'existait pas ; il était remplacé par une texture sonore, un bourdonnement basse fréquence qui faisait vibrer la base du crâne d'Élise, une onde de choc permanente qui semblait vouloir décoller la rétine de ses yeux. Elle franchit le dernier seuil de béton brut et l'air changea de consistance. Il devint solide. Une mélasse moite, saturée d'une odeur de ferraille rouillée et de sécrétions organiques rances. Ce n'était plus l'ozone purifié des étages supérieurs, c'était l'haleine d'une bête en décomposition.

Au centre de la pièce baignée d'une lueur violacée, elle la vit. La chose. Ce qui fut, un jour, une femme.

Élise s'arrêta. Ses semelles scellèrent un pacte poisseux avec le sol de résine époxy. Le temps, soudain, se fractura. La seconde qui suivit s'étira, devint un océan de détails insoutenables. La créature était suspendue dans un treillis de fils de cuivre et de tubes de verre borosilicate. Le corps était une géographie de souffrance où la peau, tendue jusqu'à la transparence, laissait voir un réseau de veines noires, pulsatiles, semblables à des racines cherchant désespérément de la nourriture dans un sol stérile. Les membres n'étaient plus que des appendices flasques terminés par des capteurs en titane vissés directement dans l'os.

Le visage était une erreur. Les paupières avaient été suturées avec du fil de nylon, mais les globes oculaires en dessous s'agitaient avec une frénésie démoniaque. La bouche, maintenue béante par un écarteur en acier chromé, révélait une langue tuméfiée, huileuse de nécrose.

— Vous avez vu assez, je présume ?

La voix de Thorne. Calme. Glacée. Le médecin entra dans le cercle de lumière, son tablier en plastique maculé de taches sombres. Il ne regardait pas Élise, il observait l'Éponge avec une tendresse technique.

— Elle a bien travaillé aujourd'hui. Un neuroblastome particulièrement agressif. La douleur était... délicieuse. Très texturée.

Thorne s'approcha d'Élise. Le temps se brisa à nouveau en mille éclats de verre. Elle vit son gant de latex translucide luire sous les néons, chaque pli capturant une strie de blanc clinique sur le jaune maladif de la peau environnante. Le pouce du médecin se posa sur la tempe de la créature. La chair céda. Elle ne rebondit pas. Elle resta marquée d'une dépression circulaire, molle comme du mastic oublié dans une cave.

— Écoutez, murmura Thorne.

Le silence n'était pas vide. Il était habité par un bourdonnement qui faisait vibrer les os de la mâchoire d'Élise. C'était le chant des tubes. À l'intérieur, un pétrole biologique, sirupeux et rance, commença à bouillonner. Des bulles d'un gaz incolore montaient avec une lenteur exaspérante, éclatant à la surface avec un bruit de succion humide. *Ploc.* Une éternité entre chaque éclatement.

L'Éponge tressaillit. Les vertèbres saillantes se soulevèrent une à une sous la peau humide, comme des dents de scie perçant une nappe de cuir mouillé.

Crac.

Un bruit de bois mort. Le liquide dans les tubes vira au noir d'encre.

— Voilà, dit Thorne. La phase de transfert commence. Le cancer ne disparaît pas, Élise. La douleur est une énergie. Elle ne peut être détruite. Elle ne peut être que déplacée.

Il fit un pas vers elle. Élise sentit chaque molécule d'oxygène heurter ses narines. Thorne était si proche qu'elle voyait l'absence totale de battement cardiaque au creux de son cou. Il ne respirait pas pour vivre, il respirait par habitude sociale.

— Regardez-la bien. Elle est votre miroir. Vous voulez savoir ce qu'a ressenti votre sœur avant de mourir ?

Le monde s'arrêta. Thorne leva une main. Trois canules de titane descendirent du plafond dans un sifflement de gaz comprimé. Le moteur pneumatique produisait une note si haute qu'elle semblait vouloir scier les tympons d'Élise. L'aiguille surplombant son sternum fut la première à bouger.

Elle descendit. Un micron. Le vide hurlait. Un autre micron.

Élise vit le biseau microscopique, les rainures destinées à drainer les fluides, la goutte de liquide pré-injection qui perlait à l'extrémité. Sa peau se rétracta. Un frisson minuscule fit se dresser les pores, créant un relief de chair de poule que la pointe effleura. Thorne étudiait la tension superficielle de son derme comme un géologue observe les plaques tectoniques avant le séisme.

— La peau humaine est une frontière hypocrite, murmura-t-il.

La pointe toucha la surface. Ce n'était pas encore une douleur, c'était une intrusion géométrique. Le point de contact devint blanc, exsangue. Le sang fuyait la zone de l'invasion. Puis, le derme céda. Le bruit fut celui d'un parchemin que l'on déchire. *Pop.* Un son interne, sec, que seul son squelette lui retransmit. L'aiguille s'enfonça de trois millimètres. Le froid du métal entra en collision avec la chaleur moite de son

sang.

Elle ne pouvait plus respirer. L'air était devenu du plomb.

L'aiguille cherchait le nerf. Elle ne coupait pas, elle écartait les tissus. Élise sentit ses propres fluides internes refluer autour de l'intrus. Une moiteur gélatineuse envahit son flanc alors que la deuxième aiguille raclait l'os de son épaule. Le son se propagea directement dans sa mâchoire. Grincement de craie sur un tableau noir.

Thorne pressa une touche sur sa console. Le liquide noir dans les conduits commença à tourbillonner. Ce ne fut plus l'aiguille qu'Élise sentit. Ce fut une décharge.

Le monde disparut. Elle n'était plus dans le sous-sol. Elle était dans une forêt de cris électriques. Elle sentit le poids de la tristesse de mille patients. C'était la sensation de sa sœur, Clara. Elle ressentit l'instant précis où l'esprit de Clara s'était fissuré. Une érosion physique. Une falaise de calcaire battue par une mer de pétrole biologique. Chaque vague emportait un morceau de son moi. Son nom. La couleur du ciel. Tout était arraché par le courant de détresse que la clinique injectait.

Élise sentit ses propres poumons se remplir d'un encre de seiche humaine. Elle se noyait dans l'agonie de sa sœur. La pression derrière ses yeux devint un tunnel de viande prête à rompre.

— Elle a tenu plus longtemps que les autres, murmura Thorne, sa voix venant du fond d'un puits de formol. Elle se sentait responsable de votre survie. C'est ce qui la rendait si performante.

À côté d'Élise, l'Éponge convulsa. Ses membres atrophiés frappèrent le verre. *Clang. Clang.* Le verre se fendit. Un limon sombre commença à suinter sur le sol, un miroir noir s'avançant vers les pieds de Thorne. Le médecin ne recula pas.

L'aiguille dans le sternum d'Élise s'enfonça d'un coup d'un centimètre. La douleur fut si vaste qu'elle devint un blanc absolu. Elle sentit le métal frôler son péricarde. À chaque battement, son muscle cardiaque venait embrasser la pointe. Un baiser de mort programmé. Le rythme de son cœur s'emballa, puis ralentit brusquement.

— Clara n'a pas fini de purger, Élise. Il en reste une quantité considérable dans les circuits.

Il posa un doigt sur l'aiguille qui pénétrait son épaule. Il appuya. Le cri d'Élise resta bloqué, étouffé par une remontée de bile. Elle vit le plafond s'éloigner. Les néons devinrent des points froids dans un cosmos de béton. Elle devenait un orifice. Un canal par lequel le passé de Clara s'engouffrait.

Le liquide noir dans les tubes commença à bouillir. Des bulles libéraient des sons de voix distordues. Des supplications.

« S'il vous plaît... »

« Arrêtez... »

L'Éponge explosa. Pas de sang, mais une libération de pression. Le verre se vaporisa. La masse de chair se répandit sur le sol en un tapis de varech visqueux. Thorne se pencha vers l'oreille d'Élise, son souffle sentant l'antiseptique.

— Vous entendez ? Le silence arrive enfin.

Ce n'était pas le silence. C'était un hurlement de fréquences si parfait qu'il en devenait inaudible. La Maison sans Bruit venait de trouver son nouveau cœur. Les aiguilles vibrèrent à l'unisson, une fréquence qui commença à liquéfier les tissus. Élise ne vit plus Thorne. Elle voyait un réseau de moisissures électriques s'allumer dans son propre crâne.

Le supplice entrait dans sa phase de compression. Chaque seconde de l'éternité

précédente s'écrasait maintenant dans un instant de saturation totale. Élise ouvrit une bouche qui n'était plus la sienne. Un craquement. Celui d'une âme que l'on plie en deux jusqu'à ce que l'os apparaisse.

Thorne sourit. L'expérience était finie. Le béton blanc du hall, là-haut, commençait déjà à teinter d'une sueur rougeâtre. La chair avait gagné. Seul du pétrole biologique coulait sur les joues d'Élise, traçant des sillons noirs sur sa porcelaine fracturée.

Chapitre 6

Sermon de Verre

La tôle est un cercueil froid. Élise rampe. Le métal contre ses côtes produit un son de cloche étouffée, un bourdonnement qui résonne jusque dans sa moelle. L'air est saturé de poussière de béton, une poudre alcaline qui tapisse ses poumons d'une fine couche de mort blanche. Chaque inspiration est une brûlure. L'obscurité n'est pas noire ; elle est grise, striée par les lueurs jaunâtres qui filtrent à travers les grilles de ventilation. Elle est un rat dans les entrailles d'un dieu de béton.

Soudain, le mouvement s'arrête. Une ombre se découpe sur la grille suivante. Une silhouette rectiligne, dont les articulations semblent figées dans l'ambre, une verticalité qui insulte la souplesse du vivant. Le Dr Aris Thorne est là.

Il est debout dans la clarté crue de son bureau, les mains jointes derrière le dos. Il observe l'oscillation de la grille avec la satisfaction d'un mathématicien devant une équation résolue. Ses yeux, d'un bleu délavé, presque translucide, percent la tôle.

— L'architecture brutale a un défaut, Élise, dit-il. Sa voix est un scalpel, une fréquence pure dénuée de toute harmonique émotionnelle. Elle n'est pas faite pour le secret. Elle amplifie les battements de cœur. Et le vôtre bat avec une irrégularité fascinante. Une arythmie de culpabilité.

Il s'approche. Le temps s'étire. La seconde où il pose ses doigts sur le loquet de métal dure une éternité. Élise voit sa main : la peau est tendue, cireuse, comme du parchemin mouillé sur des os trop fins. Les ongles sont d'une propreté chirurgicale, presque translucides. Le clic du loquet déchire le silence. Le son voyage le long des parois, ricoche, se démultiplie.

— Sortez, murmure-t-il. La curiosité est la seule forme de courage que je respecte encore.

Élise rampe vers l'ouverture. Ses genoux raclent le bord tranchant de la gaine. Une barre de fer chauffée à blanc traverse sa moelle épinière au moment du contact. Elle bascule. Thorne la réceptionne sans effort apparent. Ses mains ne sont pas de la peau, mais du verre de morgue : un froid qui ne cherche pas à se réchauffer, mais à absorber sa propre chaleur.

Le bureau est un temple de marbre noir et de parois de verre fumé s'ouvrant sur le vide des Alpes. Dehors, les montagnes sont des crocs d'ivoire dévorant un ciel d'encre. Thorne se tourne vers une console où des schémas neuronaux palpitent comme des méduses de feu.

— Pourquoi ? réussit-elle à articuler. Sa voix est un lambeau de viande.

— Parce que vous êtes une anomalie statistique, Élise. Vous portez votre douleur comme une couronne d'épines invisible. Vous êtes le sujet parfait. Regardez cette montagne. Elle ne ressent rien. L'humanité, elle, est une erreur de conception. Nous sommes des sacs de viande dotés de capteurs de douleur trop sensibles. La douleur n'est pas un signal utile. C'est un larsen insupportable qui empêche l'esprit de s'élever. J'ai supprimé ce bruit en moi par une simple micro-dissection de l'insula. Je ne ressens plus l'empathie, cette faiblesse qui nous lie à l'agonie des autres. Mais les puissants, eux, veulent la pureté. Ils veulent la Maison sans Bruit.

Thorne presse une icône. Un pan du mur coulisse avec un vrombissement hydraulique. Derrière le verre, une cellule chirurgicale baignée d'une lumière ultraviolette spectrale. Au centre, suspendue par des câbles d'acier, se trouve une créature. Ce n'est plus un humain. C'est une masse de chair dilatée, une protubérance organique dont la peau translucide laisse voir un réseau de veines mauves palpitantes.

Les membres ont été fusionnés dans une géométrie cauchemardesque. On devine une fente pour la bouche, des paupières cousues par des fils de nylon noir.

— Voici une Éponge, murmure Thorne. Grâce à des implants synaptiques, nous déroutons la souffrance d'un patient vers ce réceptacle. Elle ne peut pas crier, car j'ai sectionné ses cordes vocales. Elle ne fait que ressentir. Elle est l'essence pure de l'agonie pour que des milliers d'autres puissent vivre dans la lumière.

L'Éponge se convulse soudainement. On entend le craquement sec d'un os qui se brise sous la pression des muscles contractés. Un liquide jaunâtre suinte des drains. La créature ouvre une bouche qui est un trou noir, une béance voulant engloutir la lumière.

— Une extraction au bloc 4, note Thorne. Un cancer des os. Pensez à votre culpabilité, Élise. Imaginez que je puisse l'extraire. Vous êtes venue pour votre sœur, n'est-ce pas ? Elle a accepté le Grand Transfert avec une joie religieuse. Elle n'est pas morte. Elle est simplement dispersée. Elle est devenue le silence de dix de mes patients les plus importants.

Thorne pose sa main sur l'épaule d'Élise. Le contact est une décharge de terreur pure. Elle tombe à genoux. Le sol semble se dérober. Les parois s'assombrissent. Elle n'entend plus que le battement de son propre cœur, mais il est plus lourd. Plus lent. Elle est traînée par des infirmiers dont les visages sont dissimulés derrière des masques de verre fumé.

Elle est jetée dans une alvéole de la Ruche. C'est un poumon géant où l'humidité est saturée d'une odeur de placenta et de métal. Des ventouses se collent sur sa colonne vertébrale. Vingt-quatre points de contact. Chacune est une morsure de sangsue. Élise sent le plafond de verre descendre vers elle. C'est une plaque gravée de circuits complexes qui lui écrase la poitrine.

— Bienvenue dans le Sermon de Verre, Élise, murmure Thorne par les capteurs crâniens. L'office commence.

Le temps se fige. Thorne approche un stylet d'argent de son front.

Seconde 1 : La pointe de l'aiguille rencontre l'épiderme. Pour Élise, c'est l'impact d'une comète. Elle sent les cellules mortes s'écraser sous la pression. Puis, la rupture. Une micro-explosion de douleur localisée.

Seconde 2 : Le métal s'enfonce. Il traverse la barrière. C'est un glissement humide, un déchirement de soie entre les fibres du muscle frontal. Chaque terminaison nerveuse touchée envoie un éclair blanc qui lui ravage la vision.

Seconde 3 : L'aiguille progresse et racle l'os du crâne. Le son est amplifié par sa propre boîte crânienne, un grincement de craie sur un tableau fait de sa propre substance. Thorne appuie. Le stylet cherche le passage vers le nerf.

Seconde 4 : Thorne active le transmetteur. L'esprit d'Élise est projeté dans le réseau. Elle n'est plus Élise. Elle ressent l'agonie d'un homme à des milliers de kilomètres. Un deuil si dense qu'il a le goût du plomb. Elle se noie dans une eau noire qui ne lui appartient pas.

Seconde 5 : Une vague de chaleur liquide. Un accident de voiture. La sensation de l'acier qui broie le fémur. Elle entend le craquement de l'os dans sa propre jambe alors que ses membres sont intacts, sanglés sur le marbre. Le paradoxe est une torture. Son corps lui hurle qu'elle meurt.

Seconde 6 : La dégradation biologique s'accélère. Elle sent ses organes se déplacer pour laisser place aux signaux. Sa peau desquame sous l'effet du gel acide. Ses dents se déchaussent et flottent dans le gel comme des perles mortes. Elle ne s'en inquiète pas. Elle se nourrit de la souffrance qu'on lui injecte.

Seconde 7 : Elle n'a plus de limites physiques. Son esprit s'échappe de la cuve, court le long des câbles, s'infiltré dans les murs de béton. Elle est la clinique. Elle est le froid des Alpes. Elle devient la montagne, et la montagne est en train de s'effondrer.

Seconde 8 : L'air dans la pièce se liquéfie. Des gouttes de sueur noire perlent sur les parois. L'odeur de chair négligée et de terreur organique devient solide. On pourrait la découper au scalpel. Elle est une harpe biologique sur laquelle le monde joue une symphonie d'atrocités.

Seconde 9 : Un calme atroce s'installe. Le vrombissement s'arrête. Le silence extérieur est si dense qu'il agit comme une enclume, forçant chaque cri à implorer à l'intérieur de sa propre gorge. Thorne pose ses lèvres contre le verre. "Maintenant, nous allons voir ce qui se passe quand on demande à une âme de contenir l'infini."

Seconde 10 : Le monde explose en une blancheur chirurgicale. Ce n'est pas la fin, mais l'ouverture d'un nouveau chapitre. Le temps cesse d'exister. Élise, au centre de son alvéole, est la seule congrégation de cette église de verre et d'os. La Maison sans Bruit a trouvé sa voix, et cette voix est un hurlement sans fin, figé dans le gel ambré d'une éternité clinique.

Chapitre 7

Le Premier Spasme

L'ascenseur quitte la zone de lumière. La descente est une chute feutrée, un glissement mécanique dans les entrailles de la montagne. Les chiffres rouges défilent au-dessus de la porte en acier brossé. 0. -1. -2. La pression change. L'air s'épaissit. Le luxe aseptisé des étages supérieurs s'évapore, remplacé par une densité minérale. Le béton blanc cède la place au gris brut, marqué par les jointures du coffrage qui ne sont plus de simples cicatrices de construction : elles suintent désormais un liquide interstitiel jaunâtre, une transpiration de roche qui lèche les parois.

Les portes coulissent.

L'odeur frappe Elise. Ce n'est plus l'ozone purifié des blocs opératoires. C'est une exhalaison de terre humide, de sueur ancienne et de produits chimiques corrosifs. Une vapeur tiède rampe au sol, s'enroulant autour de ses chevilles comme une caresse visqueuse. Le silence ici n'est pas un vide. C'est une présence. Un vrombissement sourd, une nomenclature de fréquences basses qui fait vibrer le périoste de ses mâchoires. Elle fait un pas. Ses semelles en caoutchouc couinent sur le sol de ciment poisseux. L'espace est immense, une cathédrale de béton inversée où les piliers massifs semblent ployer sous une charge invisible, celle des remords accumulés.

Le monde devient une succession de photogrammes fixes, dilatés jusqu'à l'agonie. Elise sent le battement de son propre cœur, un bruit de tambour dans une pièce vide. La systole propulse le sang dans ses artères. Elle perçoit le frottement des globules rouges contre les parois de ses vaisseaux. C'est une sensation abrasive. Granuleuse.

Une seconde.

Une décharge électrique prend racine dans la pulpe de son index gauche. Un picotement froid. Glacé. Comme si un fil de cuivre incandescent traversait sa peau pour s'enrouler autour de l'os. Elle voit le tendon fléchisseur se tendre sous la peau fine de son poignet. La peau s'étire, devient translucide. Le muscle s'arc-boute. Elle sent les fibres de collagène craquer, une à une. Un son de parchemin déchiré résonne à l'intérieur de son oreille interne. La douleur n'est pas ponctuelle, elle est architecturale. C'est un broyage chirurgical. Elise veut crier, mais l'air dans ses poumons s'est transformé en gélatine. Sa gorge est un conduit de verre pilé.

Elle s'appuie contre le mur. Le béton est moite, vibrant d'une énergie parasite. Alors, la vision s'impose, non par ses yeux, mais par ses terminaisons nerveuses. Elle perçoit, à travers les cloisons de dix mètres d'épaisseur, les rangées de caissons. Les alvéoles. Les Éponges. Elle sent leur agonie collective, une nappe phréatique de souffrance qui dort sous ses pieds.

Deux secondes.

Un nouveau spasme la saisit. Cette fois, c'est la cuisse droite. Le quadriceps se révulse. Elise tombe à genoux. Le choc contre le sol de ciment se répercute dans toute sa colonne vertébrale, un domino d'os et de cartilage. La douleur dans sa jambe est un incendie liquide. Elle perçoit le moment exact où la fibre musculaire dépasse son point de rupture. Une sensation de déchirement interne. Un éclair blanc traverse son champ de vision. Ce n'est pas sa douleur. Quelque part, dans une cellule sans fenêtre, une Éponge vient de subir une section nerveuse. Elise est une radio réglée sur la statique hurlante de l'enfer.

Trois secondes.

Le vrombissement des ventilateurs devient un râle. Un signal frappe son épaule : une brûlure chimique, comme si on versait de l'acide chlorhydrique sous son omoplate.

Elle sent sa peau se boursouffler en temps réel, le liquide interstitiel s'accumulant sous l'épiderme jusqu'à ce que la membrane cède. Mais quand elle passe sa main sur son épaule, le tissu de sa chemise est intact. Froid. Sec. L'illusion est totale, la réalité physique abolie par la puissance du transfert.

Elle relève la tête. Au bout du couloir, une porte en acier lourd. Elle pose sa main valide sur la surface froide. Le contact déclenche une onde. Pas une douleur, cette fois, mais une culpabilité qui a le poids du plomb fondu et la consistance d'un placenta froid. Elle revoit l'accident. Le pare-brise qui explose en mille diamants de sang. Mais le souvenir est déformé, amplifié par une lentille cauchemardesque. Elle ressent le poids du métal qui écrase sa poitrine, mais ce métal est fait de remords. La culpabilité réduit sa capacité respiratoire à un filet d'air sifflant.

Quatre secondes.

Ses doigts saignent, la peau des phalanges arrachée par le frottement contre le mur rugueux. Elle regarde le sang sombre couler lentement, une goutte après l'autre. Elle voit la sphère rouge se déformer sous l'effet de la gravité. Elle voit l'impact. L'explosion en couronne. C'est une géométrie du sacrifice.

Cinq secondes.

Un glissement surgit de l'obscurité. De la chair mouillée contre du plastique. Ce n'est pas un pas humain, c'est le mouvement d'une masse pesante, molle, qui se traîne. Une odeur de gangrène et de fleurs artificielles l'envahit. Elise s'effondre à nouveau, sa jambe inerte. La douleur fantôme revient dans ses dents ; elle a l'impression que ses racines dentaires s'allongent, perçant le maxillaire. Chaque nerf est une corde de violon sur laquelle on tire jusqu'à la rupture.

Six secondes.

Elle est là. La première Éponge. Une silhouette humaine à la géométrie faussée, les membres brisés et ressoudés selon des angles impossibles. La peau est d'un blanc cireux, presque transparente. La créature n'a pas de visage, les traits ont fondu sous la pression. Seule reste une bouche, une fente béante qui aspire l'air. Elise sent une connexion se stabiliser, un lien synaptique direct. Ce n'est pas du code, c'est de l'agonie pure. L'Éponge est une archive vivante de toutes les migraines, de toutes les amputations des patients du dessus.

Sept secondes.

Le bras de l'Éponge se lève, un mouvement fluide, comme sous l'eau. Elise sent son propre bras droit s'élever malgré elle. Ses muscles se contractent avec une violence telle qu'elle entend ses tendons se décoller de l'humérus. Elle voit ses doigts se tordre, s'entrelacer, imitant la position de ceux de la créature. C'est une synchronisation forcée. Elle entend les voix de centaines de personnes, leurs gémissements de douleur post-opératoire injectés ici. Thorne n'est plus un savant, il est une force clinique régulant cette statique hurlante.

Huit secondes.

Le corps d'Elise se cambre. Ses talons et son crâne sont les seuls points de contact avec le sol de béton. Elle est un arc de nerfs tendus à rompre. Elle perçoit l'électricité qui parcourt sa moelle épinière, une cascade de feu bleu qui consume ses neurones. La créature s'arrête à un mètre d'elle, trou noir sensoriel aspirant sa stabilité psychique. Une pensée émerge, glacée : "Tu ne survis pas à ça. Tu deviens ça."

Neuf secondes.

Le néon au-dessus d'eux explose. Le verre tombe en une pluie lente, chaque fragment scintillant avant de toucher le sol. Obscurité totale. Dans le noir, le vrombissement devient un chant. Elise sent une pointe de douleur nouvelle. La sienne. Sa chair

commence à comprendre sa nouvelle fonction. Elle ne sera plus Elise la journaliste, elle sera l'Éponge n° 42. Le réceptacle de la culpabilité.

Son esprit se fragmente. Chaque éclat de sa conscience emporte un morceau de son passé. Sa sœur, l'accident, son nom : tout s'évapore, remplacé par une pression hydraulique constante. L'air du sous-sol entre dans ses pores. Le béton l'absorbe. Elle devient une partie de l'architecture, une extension nerveuse de la Maison sans Bruit. Un dernier spasme secoue son diaphragme. Elle expire une humidité nouvelle, une odeur de chair négligée.

Le temps reprend son cours, mais pour elle, il n'existe plus. Il n'y a que la fréquence. Le ronronnement éternel du système. Et la douleur, qui attend le prochain signal pour s'écouler en elle, tandis que ses doigts fusionnent avec la silice du sol. Elle est le silence qui suit le cri. Elle est le béton qui endure. La Maison sans Bruit ronronne, satisfaite de sa nouvelle interface.

Chapitre 8

L'Infiltration Brisée

L'image sur la tablette du garde vacille, un éclat de bleu chirurgical qui tranche la pénombre du couloir. Le pixel est un scalpel ; il incise le silence. Sur l'écran, le visage d'Élise, cinq ans plus tôt : les cheveux longs, les yeux encore habités, et cette légende en gras qui ressemble à une épitaphe : *Élise Vasseur, seule survivante du drame de l'A4.*

Le monde se fige dans une stase cristalline. Élise décompte les fils de la trame de l'uniforme du garde ; elle voit une minuscule tache de graisse ancienne sur son col, une galaxie de squames en suspension dans le faisceau de la lampe. Le pouce de l'homme s'abaisse. C'est une éternité de phalange qui s'écrase vers l'icône rouge. Elle voit la peau du doigt blanchir sous la pression, les crêtes de ses empreintes digitales se mouler sur le plastique, chaque pore expulsant une sueur microscopique. Puis, le son. Ce n'est pas un clic. C'est l'effondrement d'un glacier. Une onde de choc qui lui brise les tympans de l'intérieur.

Elle tourne les talons.

Le béton blanc du couloir devient un tunnel sans fin, une gorge de calcaire stérile. Ses semelles en caoutchouc hurlent sur le sol lubrifié par des exsudats séreux. *Screee.* Un cri de rat. Elle court. Derrière elle, le martèlement mécanique des bottes, un métronome qui lui dévore les talons. Ce n'est pas un homme qui la poursuit, c'est une fonction du bâtiment. La clinique l'expulse.

Elle s'engouffre dans un escalier de service. Le béton est ici brut, marqué par les cicatrices du coffrage. L'ozone laisse place à une moiteur ferreuse. Elle descend. Un

étage. Deux. Ses poumons sont deux sacs de papier sec qui se déchirent à chaque inspiration. L'air est une masse dense qu'elle doit pousser pour avancer. Elle glisse sur une rampe en acier brossé ; le métal lui brûle la paume, mais elle accueille la brûlure. La douleur est la preuve chimique qu'elle est encore entière.

Un panneau indique : *Niveau -4. Traitement des déchets organiques.*

Elle pousse la porte. Elle est lourde, scellée par des joints pneumatiques qui soupirent. *Pshhh.* Un souffle de charnier, chargé de particules invisibles qui collent à ses lèvres. Le goût est une ignominie : du caramel brûlé mêlé à du désinfectant.

Elle pénètre dans la morgue.

Le sol est incliné vers des caniveaux centraux où stagne un liquide grisâtre, huileux. Au centre de la salle, des cuves en polymère s'élèvent jusqu'au plafond, remplies d'une mélasse ambrée. Des pompes fixées au sommet émettent un ronronnement de ruche. Des tuyaux souples, semblables à des intestins de plastique translucide, serpentent au sol et s'enfoncent dans les murs.

Élise s'approche de la première cuve. La chaleur qui s'en dégage est celle d'une fièvre puerpérale. Contre la paroi, une pulpe rose et grise tourbillonne dans une danse léthargique. Ce n'est plus un corps, c'est une anatomie en exil. Un visage apparaît, privé de l'hypocrisie de la peau ; des orbites nues, où les nerfs optiques flottaient comme des anémones affamées, vinrent se coller contre le verre, à quelques millimètres de ses propres yeux. L'être ne la regardait pas, il l'absorbait.

Son regard passe du bracelet du *Patient 402* au conduit marqué *ALIMENTATION*. La bile lui brûle la langue avant même qu'elle ne puisse formuler l'évidence : l'homme n'est plus qu'un bouillon de culture.

Une machine, suspendue au-dessus d'une table, s'abaisse. C'est un complexe de

broyeurs rotatifs. Le bruit est atroce : mille craquelins que l'on écrase simultanément. Les dents d'acier entament le sternum. Le craquement de l'os qui cède est sec, net ; il résonne dans la cage thoracique d'Élise. Elle fixe une goutte de graisse humaine qui perle sur le bord de la table et met une éternité à tomber, s'étirant en un fil visqueux avant de s'écraser silencieusement sur son soulier.

Slurp. Gulp. La machine boit l'homme.

Le flux se dirige vers le mur du fond, là où les tuyaux se rejoignent en un collecteur massif : *UNITÉ ÉPONGE – SECTION C*. Elle comprend. Les Éponges ne sont pas seulement des victimes. Ce sont des parasites entretenus par un cannibalisme technologique. Le Dr Thorne recycle la matière pour alimenter les moteurs biologiques de la souffrance.

Soudain, la poignée de la porte blindée commence à tourner. *Clac. Clac. Clac.* Trois crans de sécurité qui s'effacent.

Élise se jette à terre. Elle rampe vers un conduit de maintenance au ras du sol. La vapeur lui brûle le visage, un souffle de décomposition. Elle enfonce ses mains dans l'ouverture. Ses doigts s'enfoncent dans un limon de tissus dissous. Elle s'engouffre dans le trou, les épaules frottant contre l'acier rouillé. Elle expire tout l'air de ses poumons pour avancer. La pression est immense. Elle est enterrée vivante dans les déchets de ceux qui n'ont pas survécu.

Derrière elle, la porte de la morgue s'ouvre avec un fracas de tonnerre.

— Elle est ici ! sature une voix déformée. L'odeur de la peur fraîche.

L'air dans le conduit est irrespirable. Élise tombe. Pas une chute libre, mais une descente visqueuse à travers un réseau de tuyaux souples qui l'enserrent comme des tentacules. Elle sent la texture des parois : ce n'est plus du métal, c'est du caoutchouc

organique, strié de veines qui battent contre son propre dos. Elle est dans l'œsophage de la clinique.

Elle finit sa chute dans un bassin d'eau chaude. Elle émerge dans une immense salle souterraine, un dôme de béton dont le sommet se perd dans les ténèbres. Des stalactites de graisse pendent du plafond. Et devant elle, des monolithes de chair : les Éponges.

Ce sont des masses oblongues de trois mètres de haut, fixées au sol par des racines de tendons. Leur peau est translucide, révélant un réseau de veines hypertrophiées. Elles n'ont pas de membres, pas de visages, juste des orifices par lesquels s'échappe un gémissement choral, une onde de choc de pure agonie qui fait saigner ses oreilles.

À l'autre bout de la salle, sur une passerelle en verre, se tient le Dr Aris Thorne. Sa silhouette blanche semble flotter. Son visage est une absence d'ombre, un masque de perfection chirurgicale.

— Vous arrivez juste à temps, Élise. Sa voix traverse le gémissement comme un fil de soie. Le cycle de seize heures sature.

Il se tourne vers elle. Ses yeux sont deux fentes de lumière artificielle.

— Votre culpabilité est un trésor. Vos parents... votre sœur... Savez-vous quelle quantité d'énergie nous pouvons extraire d'un seul regret bien cultivé ?

Thorne n'appuie pas sur le bouton. Son doigt effleure la surface de la console. Le contact est un baiser électrique. Dans le silence pressurisé, ce simple geste possède la pesanteur d'un séisme. Élise regarde l'index du chirurgien ; la peau blanchit sur l'os de porcelaine. Le temps se liquéfie.

Puis, le déclic.

Le bourdonnement des Éponges change de fréquence. Il quitte le domaine de l'audible pour s'ancrer dans celui de la vibration organique. Les parois de béton se mettent à suer une humidité grasse. La masse la plus proche entre en convulsion. La peau translucide s'étire jusqu'à l'extrême, laissant apparaître des grappes de ganglions violets.

Élise recule. Ses talons claquent sur la grille, un bruit de coups de feu. Chaque muscle de ses cuisses est un câble d'acier sur le point de rompre. Elle pivote, s'élançe vers une porte hydraulique. Elle court, ses poumons transformés en sacs de verre pilé. Le sol est glissant, nappé de mucus. Elle dérape. Son genou percute le métal — une explosion de nacre blanche dans son cerveau.

Elle frappe le panneau de commande. Le sang de ses articulations tache le métal immaculé. La porte se déverrouille par le bas. Elle se jette dans l'ouverture, glisse le long d'une pente de cuivre et de fibres optiques. Elle atterrit sur un tapis de sacs plastiques.

Elle est dans la fosse de traitement. Elle regarde un sac : il contient un visage d'homme, les yeux figés dans un étonnement éternel. Le sifflement d'une machine à broyer remplit l'espace. *Slurp. Gulp.*

— Elle est en bas, dit une voix dans une radio.

Un faisceau de lumière blanche découpe l'obscurité, frappe ses yeux. Élise ne bouge pas. Son corps a cessé de lui appartenir. Elle voit, dans les particules de poussière, les fantômes de la douleur accumulée. Le murmure des Éponges lui parvient à travers les murs. Elles ont faim. Elles veulent que chaque atome de son corps soit liquéfié pour nourrir leur agonie.

Le garde commence sa descente. Élise s'élançe vers un tunnel de maintenance

exhalant une chaleur de fournaise. Le noir l'engloutit. Elle rampe, les parois comprimant sa cage thoracique. Elle sent le béton rugueux arracher la peau de ses épaules. C'est un accouchement à l'envers.

Squish. Squish. Squish.

Les pas du garde sur les sacs de plastique sont un métronome de mort. Élise continue de ramper, ses ongles s'arrachant sur le métal, son esprit basculant sur la fréquence des Éponges. Elle commence à entendre leurs pensées : des images de voitures qui se percutent, de poumons qui s'arrêtent. Sa culpabilité répond à l'appel.

Elle atteint la Zone de Transmutation. Des dizaines d'alvéoles de verre. À l'intérieur, des Éponges suspendues par des crochets ancrés dans les vertèbres. Des électrodes plongent dans leur cortex exposé sous des coupoles de plexiglas.

Elle arrive au Cœur. La Grande Éponge. Un nœud gordien de membres et de têtes soudées.

— Ne craignez rien, dit Thorne en sortant un scalpel laser. Je vais vous libérer de la douleur. Je vais faire de vous le Silence.

Il s'approche. Le temps s'arrête presque totalement. Élise voit les ondes de choc de sa propre respiration. Elle regarde derrière lui. La Grande Éponge s'agite. Un visage de femme dans la masse ouvre un œil jaune, saturé de bile.

Élise sourit, un rictus de cadavre. Elle accueille la souffrance de ses paumes dénudées, la concentre comme une munition. Elle se jette en avant, percute le verre de ses moignons sanglants. Le choc brise ses métacarpiens. Elle frappe encore. La fissure apparaît.

Elle frappe une dernière fois. Le verre explose.

Un torrent d'agonie pure s'échappe. Une onde de choc psychique cloue Élise au sol. La Grande Éponge se déverse en une marée de membres. Les alarmes hurlent, étouffées par le mugissement collectif des créatures qui s'éveillent.

Élise est submergée. Des dizaines de mains froides se posent sur elle. Les consciences brisées s'engouffrent dans son esprit. Au milieu de l'océan noir, elle cherche la fréquence de Thorne. Elle cherche l'homme qui a oublié comment souffrir.

Elle va lui réapprendre.

Dans l'obscurité du niveau -2, le silence est enfin brisé. Le cri qui s'élève est celui d'un dieu de chair, prêt à dévorer son créateur.

Chapitre 9

Le Secret de Clara

Le silence du Niveau -4 n'est pas une absence de bruit. C'est une masse. Un bloc solide de pression acoustique qui pèse sur les tympans jusqu'à les faire courber vers l'intérieur. Ici, l'architecture brutaliste de Thorne abandonne ses prétentions de luxe. Le béton n'est plus brossé ; il est brut, suintant, marqué par les jointures des coffrages de bois comme des cicatrices de sutures mal refermées.

Élise pose un pied sur le sol en résine époxy grise. Le contact est visqueux. Une fine pellicule de condensation recouvre tout, née de la rencontre entre le froid chirurgical des climatiseurs et la chaleur animale qui s'échappe des gaines de ventilation. Chaque inspiration est un effort. L'air est saturé d'ozone, de cuivre et de flore intestinale. C'est l'odeur d'un abattoir récuré à l'eau de Javel, où le sang aurait imprégné les fondations jusqu'à la roche.

Elle avance. Le pied d'Élise reste suspendu dans l'air saturé, une migration de chair qui semble épuiser les siècles avant que le talon ne rencontre enfin la résine. Dans cet interstice, le temps se fragmente. Elle observe le mouvement de son propre genou. Le tissu de son pantalon frotte contre sa peau, un râpeux micro-traumatisme. Ses muscles se contractent, des fibres de viande rouge tirant sur des tendons blancs comme du plastique. Elle entend le glissement de son fémur dans la cavité de sa hanche, un grincement sourd, lubrifié par une synovie épaisse. Elle n'entend pas la machine ; elle entend le courant électrique circuler dans son propre sang.

Elle arrive devant la porte 704. Le panneau de métal brossé absorbe la chaleur de sa main. Elle approche son index du lecteur biométrique. Elle voit les crêtes papillaires, ces spirales de chair unique qui vont la trahir. La lumière rouge du scanner est une

lame de rasoir lumineuse qui cherche l'identité sous le derme.

Un bruit sec retentit. Le claquement d'une vertèbre qui rompt. La porte coulisse dans un gémissement de métal frotté qui vibre jusque dans ses nerfs dentaires. L'obscurité de la cellule est pourpre, baignée d'une lueur infra-rouge révélant une brume de vapeur organique. Au centre, une architecture de chair.

Clara est suspendue à un treillis de tubes en polymère. Elle n'est plus une femme, elle est intégrée. Son dos a fusionné avec la paroi, le derme s'étant étendu comme une toile de tente pour recouvrir les conduits. La peau de sa sœur est une membrane laiteuse à travers laquelle on devine un réseau de veines noires charriant un liquide dense qui pulse au rythme d'une pompe hydraulique dissimulée dans le béton.

Élise fait un pas. Elle voit les gouttes de condensation perler sur les tubes de dialyse. Une goutte se forme, lourde de sel, et tombe. Elle s'écrase sur le sol avec une détonation sourde. Clara n'a plus de visage. Les traits sont étirés, lissés par une tension insupportable. Les paupières, cousues de fils de nylon transparent, laissent voir les globes oculaires roulant frénétiquement sous la peau. Sa bouche est scellée par un masque de respiration en silicone ayant pris racine dans ses gencives. Des canules pénètrent ses joues, injectant et extrayant.

Sur le côté, des cadrans en verre fumé affichent : *Niveau de cortisol : critique.
Saturation synaptique : 98%.*

Clara est un puits. Par des fibres capillaires de platine plongeant dans la base de son crâne, elle reçoit les agonies chroniques et les deuils insurmontables des patients des étages supérieurs. Les millionnaires de la surface déversent leur noirceur dans ce réceptacle de viande. Élise s'approche. Sa main tremble si fort que l'air semble se déchirer. Elle pose ses doigts sur l'épaule de sa sœur.

Le contact est une décharge électrique de pure agonie. Le temps explose. En un

millième de seconde, Élise est dans mille corps. Elle ressent la brûlure d'un cancer gastrique à Zurich, l'étouffement d'une crise de panique à Londres. Toute la douleur du monde distillée dans le système nerveux de Clara remonte le long de son bras comme du verre pilé circulant dans les veines. Ses neurones crépitent. Elle voit l'indifférence de Thorne sur ses écrans, voyant en Clara un filtre à charbon humain, une pièce d'usure.

La peau de Clara ondule. Un sifflement pneumatique sort de l'appareillage.

« É... lise... »

Le mot est vibré à travers les tubes. Sa sœur est consciente, paratonnerre de l'enfer psychique des autres. Une larme s'échappe de la suture de l'œil gauche. Un liquide visqueux, chargé de protéines de stress, qui roule si lentement qu'Élise en voit chaque débris cellulaire avant qu'il ne disparaisse dans le joint de silicone.

Élise s'effondre, mais le sol ne la rattrape pas. Elle tombe dans un puits de goudron. Le béton se referme. Elle réalise la faille de Thorne : il n'a pas supprimé la douleur, il l'a recyclée. Clara est le terminal final. Soudain, le ronronnement de la ventilation devient un miaulement aigu. Les lumières clignotent. *Saturation atteinte.*

Le corps de Clara se cambre. Ses membres atrophiés, tendus comme des cordes de violon, tirent sur les fixations. Les mains, dont les doigts sont soudés par une syndactylie artificielle, cherchent le vide. Une alerte stridente déchire le silence organique. Le Dr Thorne apparaît dans l'embrasement, auréolé de blanc. Son visage est un masque de perfection chirurgicale.

« Elle n'est plus seule. Elle est tout le monde », murmure-t-il, sa voix étant un glissement de scalpel sur de la soie.

Élise veut hurler, mais le silence absorbe le son. La seconde de terreur est finie. Elle est prise dans l'estomac de la bête. Thorne fait un pas. La semelle de sa chaussure écrase la micro-poussière dans un ballet silencieux qui semble durer des siècles. Il

lève une main aux ongles coupés si court qu'ils s'enfoncent dans la pulpe.

Sa main blanche s'approche du visage d'Élise. Elle voit les spirales parfaites de ses empreintes digitales. Le métal commence son œuvre. Des vrilles de mercure solide percent le cuir de ses chaussures. Le froid fige ses pores avant de les briser. La fibre s'enroule autour de son talon avec une tendresse de lierre. C'est le bruit d'une fermeture éclair que l'on force dans de la viande crue.

Le métal monte. Les mollets, puis les genoux. Les fibres de chrome cherchent le nerf sciatique. L'univers d'Élise bascula dans la statique hurlante d'un écran mort. Elle sent le périoste se soulever. Thorne ne bouge pas.

« Votre culpabilité, Élise. C'est une fréquence unique. »

L'argent se tisse autour de sa colonne vertébrale, chaque vertèbre scellée par une soudure biologique. Elle est un pilier de chair. La pression monte dans son crâne, ses dents vibrent et se déchaussent pour laisser passer la vapeur organique. Puis, le transfert massif. Thorne actionne une commande. Élise est frappée par la foudre émotionnelle de cinquante patients.

Son dos s'arque. Les filaments de chrome la retiennent. Elle voit Clara s'apaiser, sa charge transférée. Clara ouvre des yeux clairs, libres, et sourit d'une gratitude atroce avant que le système ne l'éjecte.

Le béton autour d'Élise devient rosâtre, laiteux. Les tuyauteries battent comme des artères. Elle n'est plus une femme. Elle est le deuxième poumon. Sous la main de Thorne, son crâne s'ouvre comme une corolle pour laisser monter la couronne d'argent. Elle sent l'air froid lécher sa dure-mère. Elle sent les vibrations des Alpes pénétrer sa matière grise.

Elle est la Maison sans Bruit. Le cri est devenu total, si vaste qu'il s'annule dans le bourdonnement des serveurs. La dernière pensée d'Élise est pour une tache de

rousseur sur le nez de Clara, une île de normalité que le mercure recouvre lentement. Tout devient blanc. Un blanc chirurgical. La Maison soupire. Le chapitre de l'humanité est verrouillé.

Chapitre 10

Protocole de Capture

La note n'est pas un son. C'est une intrusion minérale. Elle ne frappe pas le tympan ; elle s'insinue dans la suture des os crâniens, une vibration d'ultra-basse fréquence, 17,4 hertz, la limite exacte où la matière grise commence à se désolidariser de sa boîte osseuse.

Élise sent le monde basculer, non pas physiquement, mais structurellement. Le béton blanc du laboratoire semble soudainement saturé de statique. Les molécules d'air s'épaississent, se chargent d'un poids de plomb liquide. Elle veut lever la main, une défense réflexe contre l'oppression, mais son bras appartient déjà à une autre chronologie. Entre l'impulsion électrique de son cerveau et la contraction de son deltoïde, une éternité se déploie.

À trois mètres, le Dr Aris Thorne est un spectre d'ivoire et de verre fumé. Il n'est plus un homme, mais l'entomologiste fixant une aile de papillon sous une épingle. La fréquence s'intensifie. Ce n'est plus un bourdonnement, c'est une pression hydrostatique. À l'intérieur de son crâne, le liquide céphalo-rachidien entre en résonance. Chaque battement de son cœur met désormais des siècles à s'accomplir.

Boum.

Le sang est propulsé dans ses artères avec la lenteur d'une coulée de boue. Elle sent chaque globule rouge gratter contre l'endothélium de ses vaisseaux. Une abrasion microscopique. Une marée de verre pilé remonte de ses orteils.

Et.

Le silence entre deux pulsations est un gouffre où s'engouffre sa culpabilité.
L'accident. La carlingue. L'image de sa sœur, Sarah, puzzle incomplet dans la neige.
La fréquence transforme ces souvenirs en une substance physique, une poisse noire
qui lui remplit la gorge.

Boum.

Ses genoux cèdent, mais elle ne tombe pas. La gravité est suspendue par la note qui
pétrifie ses fibres. Elle entend le craquement sourd de sa propre structure, un bruit de
béton qui travaille sous un séisme. Ses muscles masséters se contractent avec une
telle violence que ses molaires s'effritent. Un éclat de dent se détache, coupant la
muqueuse. Le sang, tiède et métallique, progresse comme une traînée de feu dans un
corps de glace.

Thorne approche. L'odeur d'ozone se mêle à une effluve de tripes fraîches. « Le corps
humain est une erreur de conception, Élise », murmure-t-il. Sa voix est injectée
directement dans son cortex. « Une architecture de douleur. Vous passez votre vie à
essayer de boucher les fissures avec de l'espoir. C'est sale. »

Il tend une main gantée. Le contact sur sa joue est une décharge de froid absolu. «
Vous survivez, Élise. Mais la survie est une accumulation de dettes. Vous êtes déjà un
réceptacle. Une Ancre de fiel. »

L'onde devient une vrille de lumière blanche. La vision d'Élise se fragmente. Le jaune
de la bile du vieillard qu'elle s'apprête à absorber devient un sifflement de soufre
dans ses orbites. Elle voit les instruments sur la table : des scalpels de cartilage
calcifié, des écarteurs qui palpitent comme des cœurs de batraciens.

« J'ai des patients d'une immense valeur, Élise. Ils ont besoin de silence. Vous allez
devenir leur Puisard. »

Il appuie sur sa carotide. La douleur irradie. Les nerfs optiques s'enflamment. Le blanc du béton devient un sifflement strident ; le noir de la blouse de Thorne, un battement de tambour sourd. Elle **est** maintenant la carrosserie qui se plie en 1998, elle **est** le dernier souffle de son père. Elle absorbe tout.

« Le protocole de capture est terminé », annonce Thorne à une caméra invisible. « Filtre 402 stabilisé. Préparez la cuve. Nous allons purger le Ministre. »

Des infirmiers colossaux, museaux de porcs technologiques sous leurs masques, la soulèvent. Le métal du brancard est une morsure. Ils descendent au Niveau -4. L'ascenseur gémit. Plus bas, le cœur de la clinique bat : un martèlement lourd et humide. Les portes s'ouvrent sur un gris suintant. Des tuyaux translucides transportent des rouges sombres et des jaunes de bile. Elle voit les autres Ancres, suspendues dans leur gel, crânes appareillés d'électrodes de cuivre. Leurs yeux révulsés cherchent les siens, non pour l'aider, mais pour diviser leur charge.

On la dépose sur une grille au-dessus d'une cuve de liquide noir. L'œil pulse. La membrane s'étire. Elle voit le reflet de sa propre rupture dans le verre fumé de Thorne. Un blanc d'œuf prêt à frire.

Des bras mécaniques descendent. Une aiguille cherche la suture crânienne. Elle appuie. Le son est celui d'une coquille d'œuf brisée par une cuillère de fer. Le froid de l'acier écarte ses souvenirs pour trouver la prise de terre.

Le barrage cède.

La douleur du Ministre déferle. C'est une douleur de luxe, grasse, lourde, une agonie de cancer de la prostate mêlée à une corruption moisie. Le liquide noir monte, lèche son dos, remplit ses oreilles. La "Colle Thorne" fige ses tissus, empêchant l'explosion, emprisonnant le supplice à l'intérieur de sa propre structure minérale. Elle est

condamnée à l'intégrité pour que l'agonie soit éternelle.

Mais la saturation atteint un point de non-retour. La quantité de fiel accumulée distord la réalité. Le liquide noir bout sans chaleur. Des visages sans bouche naissent du fluide. Thorne recule. Ses cadrans passent au rouge écarlate.

« Anomalie de résonance », balbutie-t-il.

Élise ne se contente plus d'absorber. Le reflux commence. Ce n'est pas une libération, c'est une explosion contrôlée qui déchire ses tissus dans l'autre sens. Ses nerfs deviennent des conducteurs de haute tension. Elle rend la fange. Elle rejette la mort.

Le premier cri ne sort pas de sa bouche pétrifiée. Il sort des murs. Il sort du sol. Il sort de la gorge même du Dr Thorne, qui s'effondre, les mains sur les oreilles, alors que la structure en béton de la Maison sans Bruit commence enfin à hurler.

Chapitre 11

Acier et Synapse

Le froid n'était pas une température. C'était une présence. Un poids de dalle de marbre invisible posée sur la poitrine d'Élise, forçant son souffle à devenir un sifflement court, erratique. Fixée à la table d'opération, elle subissait l'obscénité du titane poli et l'agression des scialytiques qui brûlaient ses rétines d'un blanc nival. Ses bras, écartés en croix, hurlaient sous la morsure des colliers de cuir gras. Le silence de la Maison sans Bruit n'était pas l'absence de son, mais une saturation de fréquences inaudibles, un bourdonnement d'ozone qui lui faisait grincer les dents jusqu'à la racine.

Le Dr Aris Thorne entra dans son champ de vision. Il n'était qu'une silhouette découpée dans la lumière crue, une forme anguleuse dépourvue de toute humanité organique. Ses gestes possédaient une fluidité mécanique. Il ne regardait pas Élise. Il lisait un écran où défilaient des ondes de choc nerveuses, une cartographie synaptique.

— La douleur est un signal inutile, murmura Thorne. Sa voix était une lame de rasoir glissant sur de la soie, dénuée de tout enthousiasme. Une erreur de codage. Nous allons réécrire votre texte.

Au-dessus d'elle, les bras articulés de l'Éponge s'animèrent. Ce n'étaient pas des outils médicaux, mais des appendices d'insectes d'acier lubrifiés par des huiles synthétiques à l'odeur de soufre. Le premier bras descendit. Si lentement que le temps sembla se liquéfier, s'étirer comme une gencive arrachée.

La pointe effleura l'épiderme au sommet de la septième vertèbre cervicale.

Ce fut d'abord un baiser de givre statique. Le froid était si pur qu'il en devenait une brûlure blanche. Élise sentit chaque pore de sa peau se rétracter, se refermer comme une blessure, mais le métal était déjà là. L'aiguille chercha la faille. Elle ne perçait pas ; elle sondait.

Un millimètre.

Le derme céda. Ce ne fut pas une coupure, mais une invasion. Le son fut celui d'un parchemin vieux de mille ans que l'on broie dans une cathédrale vide. Une onde de feu sec foudroya sa colonne. Élise sentit chaque fibre de collagène se rompre, une arithmétique de la rupture qui résonna dans sa boîte crânienne comme le fracas d'un chêne que l'on abat.

Deux millimètres.

L'aiguille traversait maintenant les tissus adipeux. Elle sentait le frottement du métal contre la viande vive, une vibration de basse fréquence qui s'accordait avec le rythme de son cœur. La vibration se propageait le long de ses côtes, transformant ses organes en cloches frappées par un marteau de titane. Thorne se pencha, observant la plasticité des tissus avec une indifférence minérale. Il ne cherchait plus une patiente, mais une architecture.

Trois millimètres.

La pointe toucha le muscle. C'était plus dense, plus élastique. Elle sentit les fibres s'écarter, s'enrouler autour de l'intrus. Une chaleur paradoxale irradia de la plaie. Son sang, ferreux et lourd, coulait le long de l'aiguille pour mourir sur le socle de la table. Thorne actionna une commande. Un deuxième bras, terminé par une pince à trois mors, saisit l'aiguille et commença à la faire pivoter.

La douleur n'était plus une sensation localisée ; elle devenait une géographie. Élise sentit le métal racler contre le périoste de la vertèbre. Le grincement de l'acier contre le calcium résonnait par conduction osseuse, un cri minéral dans son oreille interne. L'aiguille cherchait le canal rachidien. Le temps se distordit jusqu'au surplace chronologique. Elle sentit la membrane de la dure-mère tendre, résister, puis céder.

Ploc.

Ce bruit mental fut plus violent que l'accident de voiture qui avait tué son père. La barrière était rompue. L'acier était dans le sanctuaire. Il touchait la moelle épinière. Une explosion de silence blanc pulvérisa sa vision. Ses nerfs, directement stimulés, envoyèrent des messages de destruction totale. Elle n'était plus qu'une tête flottant dans un océan d'agonie électrique.

— Stabilisation des flux, nota Thorne. Le transfert peut commencer.

D'autres aiguilles descendirent, des dizaines, comme des pattes d'araignée de métal prêtes à tisser une toile sur son dos. Élise sentit la première décharge de l'Éponge. Ce n'était pas sa propre souffrance. C'était une intrusion étrangère. Une onde de choc de torture physique qui ne lui appartenait pas.

Elle sentit l'odeur du cognac et la pourriture de l'argent dans un foie cancéreux. Puis vint le goût de la cendre et la peau qui se décolle d'un grand brûlé. Quelqu'un, dans les étages supérieurs, était déchargé de son agonie, et cette agonie s'injectait directement dans la moelle d'Élise. C'était une noyade dans de l'acide sulfurique mental. Elle devenait le réceptacle des péchés charnels de la Maison sans Bruit.

Thorne posa une main gantée sur son front. Le contact était une absence totale de chaleur.

— Devenez le vide, Élise. Devenez la structure.

Le vrombissement de la ventilation s'intensifia, devenant un rugissement de turbine. L'air dans la pièce s'épaissit jusqu'à devenir une gelée organique. Élise sentit les électrodes s'enfoncer davantage, leurs pointes remontant le long de sa nuque comme des parasites de métal. Elle ne sentait plus la table. Elle sentait le poids du béton sur ses poumons.

La synesthésie architecturale commença.

Lorsqu'elle tentait de bouger un doigt, c'était un ascenseur qui s'ébranlait péniblement au loin dans la cage de béton. Ses nerfs s'allongeaient, devenaient des kilomètres de câbles de cuivre s'enfonçant dans les fondations de la clinique. Son sang n'irriguait plus seulement son corps, il lubrifiait les rouages du bâtiment. Elle sentait la rouille dans ses veines et le froid des glaciers alpins dans ses os de fer.

Une impulsion de douleur saturée frappa son cortex. Ce n'était plus une image, c'était une pression atmosphérique. Elle vit les murs de la pièce se contracter comme un diaphragme. Les scialytiques étaient ses propres yeux, brûlant de l'intérieur.

— Phase deux, annonça Thorne, dont la voix semblait maintenant provenir des conduits de climatisation. Le sujet accepte la charge totale.

Une nouvelle vague déferla. Une vague de consciences hurlantes. Elle n'était plus une femme, mais l'extension biologique de la machine, le charbon actif de l'âme humaine. Elle sentit le béton de la Maison suer une humidité grasse, une sueur de pierre qui sentait la peur ancienne.

Le temps finit par s'effondrer. Chaque milliseconde était un siècle de purgatoire. Élise ouvrit la bouche pour un cri qui ne pouvait plus voyager dans l'air, car il était trop vaste, trop minéral. Le cri ne voyageait plus que dans le sang et le béton.

Elle était la Maison sans Bruit. Et la Maison avait faim.

Thorne recula, sa silhouette se fondant dans le blanc chirurgical. Il n'était plus qu'un détail dans l'anatomie d'Élise. Le chapitre de sa chair se refermait, tandis que celui de la pierre s'ouvrait, rouge et hurlant.

Chapitre 12

Le Flux de l'Autre

Le sous-sol de la clinique n'était pas une pièce, c'était une gorge. Une gorge de béton brut, rugueuse, où l'humidité saturée de sel et de fer s'accrochait aux parois comme une sueur froide. Ici, l'esthétique épurée des étages supérieurs — ce luxe de verre fumé et de silence — s'effondrait dans une réalité viscérale. L'air était épais, chargé de l'effluve douceâtre d'une gangrène gazeuse et de l'âcre sillage des suc gastriques corrompus, une brume tiède qui goûtait le métal au fond de la trachée.

Élise était sanglée sur une table d'examen inclinée. Le cuir des sangles, noir et durci par les sécrétions de ceux qui l'avaient précédée, ne se contentait plus de la retenir ; il était lentement digéré par sa propre peau, les boucles de métal s'intégrant à son derme dans une fusion biologique obscène. Au-dessus d'elle, le Dr Aris Thorne maniait les tubulures avec une précision de métronome. Ses mains, gantées de latex si fin qu'on distinguait la pâleur exsangue de ses articulations, ne tremblaient pas. Il n'y avait pas de musique, seulement le vrombissement sourd des compresseurs et le clapotis d'un liquide visqueux circulant dans les conduits.

— L'empathie est une faiblesse structurelle, Élise, murmura Thorne. Son regard, une surface de porcelaine mate dépourvue de reflet humain, se posa sur elle. Nous allons synchroniser votre charge oncolitique. Vous n'êtes plus un sujet. Vous êtes le réceptacle.

Il tourna une valve en laiton. La seconde se déchira dans un bruit de parchemin humide. Le temps n'était plus un flux, mais une série de tableaux de chairs fixes, une galerie de tourments où chaque battement de cil d'Élise prenait une ère géologique. La trotteuse de l'horloge murale ne sautait plus ; elle rampait, traînant son ombre

comme un scalpel sur la paroi du monde.

À trois mètres, le Donneur n'était plus qu'un paysage de bosses violacées. Le cancer l'avait transformé en une entité de goudron et de métastases. Le premier contact ne fut pas une douleur, mais une intrusion vibratoire à la base de son crâne, là où la chair rencontrait le titane. Puis, le flux arriva.

Ce fut d'abord un froid de tombeau. La moelle de ses fémurs se cristallisa en aiguilles de glace microscopiques perforant ses os. Élise ne sentit pas seulement la tumeur de l'autre ; elle devint la tumeur. Elle perçut la volonté aveugle de la métastase, cette bouche sans dents qui mâchait ses propres alvéoles dans un clapotis de lymphe noire. Le sang de Morel devint l'essence qui brûlait dans la voiture de ses parents ; la douleur n'était plus une sensation, elle était l'accident lui-même, une explosion continue de verre pilé dans ses veines.

Le temps ralentit encore, s'étirant comme une plaie que l'on écarte avec des écarteurs de chirurgie. Une milliseconde passa. Pour Élise, ce fut une heure de supplice. Ses propres poumons se remplirent d'une marée de fiel tiède. Son cerveau, en panique, envoyait des signaux de détresse que Thorne observait avec une curiosité de naturaliste.

— Le transfert est à 12%, observa Thorne. La synchronisation synaptique est parfaite. Votre culpabilité sert de catalyseur.

La douleur quitta la poitrine pour devenir une lave organique, chargée de la haine de la chair qui meurt. Élise vit des couleurs nécrotiques, des violets de bile et des rouges d'hémorragie interne. Elle n'était plus Élise ; elle était une masse de souffrance sans nom. Le cancer du Donneur s'enfonçait dans son cerveau comme des racines noires, grignotant ses souvenirs. L'image de sa sœur fut dévorée par une crampe d'estomac si violente que son dos forma un arc de cercle, ses vertèbres craquant dans le silence avec un bruit de bois vert qu'on brise.

Chaque battement de son cœur mettait une éternité.

Boum.

Le sang pulsait, lourd de la détresse de l'autre.

Un vide qui suçait la moindre vibration s'installa, une pression atmosphérique négative où le silence devenait une entité physique. Thorne s'approcha, une compresse à la main pour essuyer le sang qui coulait de ses pores. Son geste était d'une douceur atroce.

— Devenez l'éponge, murmura-t-il. Absorbent le bruit de sa fin.

Le cri ne venait plus de sa gorge, mais de ses cellules. Élise sentit ses propres intestins se tordre comme des serpents agonisants. La nausée était métaphysique. Elle était la viande sur la table, le filtre biologique destiné à absorber l'horreur pour que les riches puissent dormir. Thorne ajusta un potentiomètre, et le monde explosa.

La dilatation temporelle atteignit son paroxysme. Une microseconde devint une ère géologique. Ses muscles se contractèrent avec une telle force que les fibres se déchirèrent une à une, audible dans le vide de la pièce. L'odeur de sa propre sueur, mêlée à l'ozone, devint une vapeur de viande grillée. Elle sentit la structure osseuse du Donneur, poreuse et fragile comme du verre soufflé, se briser dans son propre bassin.

Dans cet abîme, quelque chose bascula. Le canal n'était plus à sens unique.

Le reflux commença.

Ce ne fut pas un choix, mais une saturation. L'éponge était pleine, et elle commença à dégorger. La porcelaine du visage de Thorne sembla se fissurer. L'anesthésie morale du docteur, ce bouclier de verre fumé, vola en éclats. Élise ne subissait plus ; elle irradiait. Elle projeta l'agonie terminale du Donneur, augmentée par sa propre haine,

directement dans le système nerveux de Thorne.

Le médecin fut projeté en arrière, non par un choc physique, mais par l'implosion de son propre esprit sous le poids de l'empathie forcée. Son corps, habitué au luxe du vide, se recroquevilla instantanément. Thorne ne criait pas ; il se brisait. Sa peau, si propre, commença à exsuder la même bile noire que celle d'Élise. Il était révélé pour ce qu'il était : une éponge vide qui craquelait sous l'afflux d'un univers de tourments.

Élise se souleva. Les sangles n'avaient pas cédé ; elles avaient été assimilées, digérées par son corps qui n'était plus qu'une architecture de cicatrices vivantes. Elle n'était plus la victime. Elle était la Source. Elle se tint debout dans la gorge de béton, respirant l'air chargé de métal, tandis que Thorne rampait sur le sol, ses yeux révulsés ne laissant voir que le blanc injecté du sang de tous ceux qu'il avait sacrifiés.

La Maison sans Bruit allait enfin hurler, et Thorne serait le premier à l'entendre pour l'éternité.

Chapitre 13

Délirium Tremens

Le couloir s'étirait, une artère de béton banché, rigide, infinie. L'éclairage au néon pulsait à une fréquence imperceptible pour l'œil humain, mais que le cerveau d'Élise enregistrerait comme une succession de micro-chocs électriques derrière ses tempes. L'odeur était là, plus forte que d'habitude. L'ozone, cet arôme de foudre en cage, se mariait désormais à une effluve plus sèche : celle du fer froid et de la poussière de vieux plâtre.

Élise avançait, ses semelles en caoutchouc crissant sur le linoléum immaculé. Le silence de la Maison sans Bruit n'était pas une absence de son. C'était une présence. Une pression atmosphérique qui pesait sur les arêtes saillantes des murs, comme si le coffrage de la montagne cherchait à écraser ce bloc de brutalisme égaré dans ses entrailles.

L'infirmier — Marc — était debout contre le mur de verre fumé. Il fixait le vide à dix centimètres de son visage. Le temps commença à se liquéfier. Chaque seconde s'étira, devenant une membrane élastique prête à rompre. Élise vit une goutte de sueur perler sur le front de Marc. Elle mit une éternité à glisser, contournant le relief d'un pore dilaté, traçant un sillon brillant avant de se suspendre à la courbe de son sourcil.

Marc leva les mains. Ses doigts vibraient. Ses ongles étaient coupés ras, mais les cuticules étaient rouges, à vif.

— Ça ne s'arrête pas, murmura-t-il.

Marc tourna lentement la tête. Ses pupilles étaient deux épingles noires. Le blanc de

ses yeux était strié de capillaires ayant éclaté. Il n’y avait plus d’humain derrière ce regard. Il n’y avait qu’une fréquence. Marc leva son index droit. Le geste prit une minute entière. Élise vit le muscle fléchisseur de l'avant-bras se contracter sous le coton de la manche.

L'index toucha. La conjonctive céda. Un froid. Un clic. Le vide.

L'ongle s'enfonça dans la fine pellicule de larmes. Le globe n'était plus une sphère, mais une masse molle, une gélatine résistante. Élise entendit le son. Schlick. Le doigt s'enfonça plus profondément, cherchant le vide derrière l'orbite. La paupière supérieure se retourna, révélant une muqueuse rose. Le sang commença par un suintement, une traînée de rubis qui s'accumula à la commissure avant de déborder. L'œil commença à être expulsé. Les muscles oculomoteurs furent étirés jusqu'à leur point de rupture. Snap. Snap. Chaque rupture résonnait comme un coup de fouet.

L'humeur aqueuse s'échappa brusquement. Un jet de fluide tiède aspergea la joue de Marc. Le blanc de son uniforme devint rose, puis écarlate. L'œil tomba sur le sol. Plop. Un bruit humide, dérisoire, sur le linoléum. La pupille, toujours dilatée, semblait fixer Élise.

Élise recula et se précipita dans l'ascenseur d'acier brossé. Les portes étaient des miroirs parfaits. Le bouton d'appel était un froid chirurgical qui lui fit l'effet d'une brûlure. La cabine n'était plus une machine ; elle était devenue un œsophage.

L'ascenseur commença sa descente. Pas une chute, mais une ingestion. Les chiffres sur le cadran numérique ne défilaient plus ; ils s'affolaient en runes brisées. Le froid devint électrique, un grésillement de nerfs à vif. Élise se recroquevilla. Sous la paume de sa main, la paroi pulsait. Derrière le métal, elle sentit une circulation de fluides tièdes.

L'ascenseur tressaillit. Un choc sourd contre une couche de chair dense. Les joints de

dilatation s'écartèrent. Les portes s'ouvrirent dans un cri de gorge tranchée.

Bastien, l'infirmier en chef, était là. Mais il n'était pas dans la lenteur chirurgicale de Marc. Il était dans la frénésie. Ses mains ne cherchaient pas à disséquer ; elles cherchaient à détruire. Il grattait son propre visage avec une sauvagerie de bête en cage. La peau de ses joues s'effritait comme du vieux plâtre sous ses ongles arrachés.

— Trop d'images ! hurla-t-il, sa voix brisée par un grésillement synaptique.

Ce ne fut pas une énucléation manuelle. Sous la pression psychique de la clinique, ses yeux éclatèrent de l'intérieur. Un jaillissement de vitré et de sang noir frappa les parois de béton banché. Bastien tomba à genoux, ses doigts fouillant frénétiquement les cavités béantes pour en extirper les derniers filaments de nerfs optiques. Chaque fibre arrachée produisait un son de corde électrique qui claque.

Élise frappa le panneau de commande. Les portes se refermèrent sur les mains de Bastien. Les os des phalanges furent broyés avec un craquement sec de calcium sec, mais l'infirmier ne retira pas ses moignons. Il restait fixé sur elle avec ses deux gouffres noirs.

La cabine reprit sa chute vers le Secteur 4.

L'air y était une substance semi-liquide. Élise sortit de l'ascenseur, ses semelles s'enfonçant dans un sol qui avait perdu sa rigidité. Les murs transpiraient une humidité grasse. Au bout du tunnel, là où les câbles pendaient comme des entrailles, le Dr Thorne attendait. Ses lunettes étaient deux disques d'argent froid.

— Bienvenue à la source, Élise.

Elle voulut reculer, mais ses chevilles étaient soudées à la structure. Des filaments de chair rose sortaient de ses pores pour s'enrouler autour du fer des passerelles. Elle

n'était plus une visiteuse. Elle fusionnait avec le coffrage.

Thorne s'approcha. Son haleine sentait l'ozone et le vide.

— Bastien était poreux. Marc était fragile. Mais votre culpabilité, Élise... elle est une architecture magnifique. Un bunker.

Thorne posa sa main sur son épaule. Le contact ne fut pas physique ; ce fut une décharge. Tous les souvenirs de l'accident de ses parents remontèrent en une seule impulsion électrique. Elle revit la tôle froissée, mais cette fois, la douleur n'était plus la sienne. Elle était celle de la fosse en contrebas.

Elle regarda par-dessus la rambarde. Dans la fosse, des centaines de corps — les Éponges — formaient une mer de chair ondulante, soudée par des greffes de tissus nécrosés. Des milliers de bouches sans visages aspiraient l'air vicié. La clinique ne soignait rien. Elle distillait l'agonie pour la stocker dans cette masse vibrante.

— Vous ne fuyez pas la clinique, Élise, chuchota Thorne. Vous êtes la clinique.

Ses bras devinrent translucides. À travers sa peau, elle vit ses propres muscles se transformer en fibres de verre organiques, prêtes à conduire le flux de souffrance. Elle sentit ses propres yeux la brûler. Elle ne voyait plus Thorne, elle voyait par les yeux de chaque patient, de chaque infirmier mutilé, de chaque fibre de béton imprégnée de sang.

Un jet de liquide noir et froid franchit ses lèvres. Le temps s'arrêta. L'éternité était une pièce de béton blanc, saturée d'une agonie sans fin. Thorne s'effaça dans la brume d'ozone. Les parois se refermèrent sur elle comme des paupières minérales.

Le silence n'était plus une absence de bruit. C'était une présence qui hurlait. Élise ferma les yeux, mais le noir était devenu un écran où défilait le monde entier, hurlant

sa douleur dans le réacteur de chair de la Maison sans Bruit.

Chapitre 14

Le Bal des Sangsues

Le béton n'a pas de voix, mais il hurle. Dans cette salle d'opération souterraine, la géométrie brutaliste de la clinique d'Arise Thorne devient une gorge ouverte, un larynx de calcaire et de silice. Le plafond est une dalle de basalte blanc, si basse qu'elle semble vouloir sceller les poumons de quiconque ose respirer ici. Pas d'angles arrondis. Des arêtes. Des déchirures de pierre.

Élise est le point focal de cette géométrie du supplice. Ses bras sont étendus sur des supports de plexiglas glacé, ses poignets entravés par des rubans de néoprène noir dégageant une odeur de caoutchouc brûlé et de sueur rance. L'air est saturé d'ozone, une odeur de foudre domestiquée, de mort propre. À la périphérie de la lumière scialytique, dix silhouettes drapées dans des soies sombres absorbent la clarté : les oligarques, les Sangsues. Leurs visages sont des masques de cire tendue, des yeux avides qui ne clignent plus, fixés sur le corps d'Élise comme sur un buffet de viande précieuse.

Le Dr Arise Thorne émerge de la pénombre. Il est une machine de chair. Son visage est une carte de perfection chirurgicale, dénuée de la moindre ride de pitié. Dans sa main droite, le Manipulateur : un faisceau de câbles en fibre optique fins comme des cheveux d'ange, se terminant par des aiguilles de platine. Il s'approche d'Élise.

Le battement de cil de Thorne devient un mouvement tectonique, un glissement de plaques de chair dont Élise peut compter chaque fibre en mouvement. Le temps se liquéfie en une gélatine ambrée. Thorne se penche. Il sent la menthe poivrée et le néant.

« La culpabilité, murmure-t-il, et sa voix est un scalpel qui incise le silence. C'est le meilleur conducteur. Tu vas devenir leur rédemptrice mécanique. »

Il lève la première aiguille. L'acier brille, diamant de douleur potentielle. Élise veut hurler, mais ses cordes vocales sont paralysées. Elle n'est qu'un œil. La pointe touche l'épiderme. La peau résiste, membrane élastique, frontière dérisoire. Le derme se déforme, se creuse, blanchit sous la contrainte. Les récepteurs de Merkel envoient un signal de détresse, un éclair lent, une traînée de poudre qui met des siècles à atteindre son cerveau.

Puis, la rupture. *Pop.*

Le son est interne, une détonation dans l'oreille interne. L'aiguille a percé la barrière. Elle s'enfonce dans le tissu sous-cutané. Le froid du platine rencontre la chaleur du sang. Une brûlure de glace. Thorne pousse l'instrument plus profondément. Il cherche le nerf, écarte les fibres musculaires avec une délicatesse obscène. L'aiguille frôle l'os. La vibration du métal contre le périoste crée une note de musique stridente, un larsen de synapses qui transforme sa moelle épinière en verre pilé. Une minute s'est écoulée dans le monde extérieur ; pour Élise, des décennies de pénétration métallique viennent de passer.

Thorne répète le geste dix fois. Il connecte les câbles aux chevilles, derrière les oreilles, à la base du crâne. Élise est une marionnette dont les fils s'enfoncent dans sa moelle.

« Initialisation de la purge. »

Un vrombissement sourd monte des entrailles de la clinique. Élise sent le premier flux. Ce n'est pas une image, c'est une masse de goudron psychique. Patient Un : un vieillard dont les poumons ne sont plus que des éponges de nicotine. Le temps s'arrête. Élise ne respire plus. Elle sent la suffocation, l'air devient une lame de rasoir.

Ses alvéoles claquent comme des bulles de savon séchées. Le poids de l'atmosphère sur sa poitrine atteint des tonnes.

Patient Deux : une onde de chaleur putride, une gangrène de l'âme. Élise sent sa peau se boursoufler de l'intérieur. La douleur est jaune, elle a le goût du cuivre et du soufre. Elle sent son foie devenir une bouillie amère.

Les oligarques absorbent sa vitalité comme des tiques luminescentes. Leurs visages flétris se tendent, une roseur obscène envahit leurs joues. Ils aspirent l'oxygène qu'Élise ne peut plus consommer. Les murs brutalistes commencent à suer une humeur épaisse qui sent le pus et le désinfectant. Les projecteurs deviennent des soleils mourants qui consomment sa rétine.

« Plus vite », ordonne Thorne.

Le flux s'accélère. Patient Quatre, Cinq, Six. Elle est simultanément en train de brûler, de geler et d'être écrasée. Sa colonne vertébrale est une antenne captant toutes les fréquences de l'agonie des Alpes. Elle entend les vertèbres du Patient Sept s'effondrer comme de la craie. *Cric. Crac.* Un incendie de forêt dans sa structure osseuse.

Patient Dix arrive. C'est le vide. Un trou noir biologique. Élise bascule dans l'indicible. La douleur porte l'odeur de la neige statique d'une télévision cathodique et le goût du fer froid sur une langue gelée. C'est l'asphyxie de l'âme. Elle essaie de se souvenir de son identité, mais le Patient Dix dévore tout. Elle devient une éponge saturée de noirceur. Ses pores exsudent une sueur froide qui se mélange au gel conducteur.

Thorne ajuste un potentiomètre. « Phase de vidange finale. »

Les aiguilles dans le crâne d'Élise vibrent. Un son de scie circulaire sur l'os. Le béton

blanc se fissure, révélant des veines sombres. La clinique entière palpite au rythme de son agonie. Les murs brutalistes se rapprochent, poreux, organiques. Sous le calcaire, une cage thoracique monumentale apparaît au plafond, des côtes de la taille de poutrelles.

Le craquement ne fut pas une explosion. Ce fut un murmure géologique. Une ligne de faille s'ouvrant dans la porcelaine de l'esprit. Élise sentit la suture coronale céder. Millimètre par millimètre. La pression du liquide céphalorachidien poussa contre la paroi osseuse. Une goutte rose et sucrée s'échappa de son oreille gauche, roulant sur sa joue comme une larme de rubis.

Thorne tendit la main vers le levier d'arrêt d'urgence. Pour Élise, ce mouvement dura des siècles. Elle vit les pores de la peau du médecin s'ouvrir pour laisser perler une sueur huileuse. Son index était à un centimètre du métal rouge.

Le Patient Dix refusa de partir. Le vide trouva un ancrage dans la culpabilité d'Élise. Les fils de fibre optique chauffèrent, dégageant une fumée bleue. Élise ne recevait plus la douleur ; elle l'aspirait. Elle devint un trou noir. Elle utilisa le lien pour inverser la charge. Elle injecta sa haine dans le circuit.

L'oligarque au sang noir implosa sur son siège. La femme à la peau de soie vit ses yeux fondre et couler comme des œufs pochés.

Thorne, dont le bout du doigt effleurait enfin le levier, fut frappé par le reflux. Le métal rouge devint mou, organique. Il s'enroula autour du doigt de Thorne comme une sangsue de fer. Le cri qui sortit de la gorge du médecin fut celui d'un dieu réalisant qu'il est fait de viande.

Le temps reprit sa course foudroyante.

Thorne fut projeté en arrière. Sa main resta collée au levier, arrachée au niveau du

poignet dans un jaillissement de sang artériel qui repeignit le béton blanc. La main sectionnée ne tomba pas, elle s'agita contre le fer, griffant le métal.

Le crâne d'Élise s'ouvrit totalement. Une expansion. Elle n'était plus Élise, elle était la Maison sans Bruit. Elle sentit la structure entière vibrer. Un liquide noir et fétide jaillit des fissures du bâtiment. Thorne, à moitié fusionné avec le mur, n'était plus qu'une immense oreille charnue, condamnée à entendre pour l'éternité le chant des Éponges du sous-sol. Ses dents tombèrent une à une, rebondissant sur le sol comme des dés de nacre.

Élise s'effondra au centre de sa roue. Son crâne était une corolle de sang et d'os. Elle ne sentait plus rien. Le vide était là. Une paix glacée.

Le béton blanc était désormais une peau mate, parcourue de frissons réguliers. Le silence revint, gras et définitif. Thorne vibra une dernière fois contre la paroi. Une larme de sang coula d'un de ses orifices sans nom.

C'était le premier sentiment qu'il éprouvait. C'était le dernier.

Chapitre 15

Saturation

Le silence de la clinique n'est plus un vide. C'est une masse gélatineuse qui pèse sur les tympans d'Élise, une pression atmosphérique qui fait implorer ses sinus. L'air porte une charge électrique nouvelle, une odeur de fer et de cuivre chaud, le parfum d'un abattoir désinfecté à l'eau de Javel tiède. Sous ses paumes, le vrombissement mécanique a cédé la place à un pouls profond. Une systole de roche et de lymphe qui fait claquer les tympans. La paroi blanche transpire. Des perles d'une humidité rousse affleurent à travers les pores du ciment. Elles ne coulent pas. Elles gonflent, cloques prêtes à éclater, chargées de l'agonie stockée quelques mètres plus bas dans les cuves où les Éponges se tordent.

Une goutte de rubis liquide se détache de la dalle de plafond. Elle suspend sa chute. Elle tournoie, piégée dans une bulle de temps gélatineux, lourde de secrets biologiques. Élise voit son propre reflet dans la sphère visqueuse ; ses yeux y sont des puits de goudron, ses dents une forêt de pointes blanches. L'impact contre le sol est un cri étouffé, un claquement de chair contre chair. L'éclaboussure dessine une étoile de sang noir qui rampe déjà vers ses pieds.

Un fémur se brise dans l'angle du couloir. Le son est sec, net, définitif. Une fissure rampe comme un insecte aveugle sous la peau du bâtiment. Elle zigzague, libérant une poussière de cendre humaine, amère et crayeuse, qui brûle les yeux. Les lignes droites et rassurantes de Thorne s'adoucissent, se courbent comme des membres arthritiques. Le couloir n'est plus un passage, c'est un œsophage. Les luminaires encastrés clignent au rythme d'une tachycardie invisible. À chaque extinction, l'obscurité est plus grasse. À chaque rallumage, la lumière révèle la texture poreuse de l'air et la sueur qui perle sur les câbles électriques comme sur des nerfs à vif.

Thorne observe. Il est une absence de regard derrière le verre fumé, un vide froid qui étudie une fourmi sous la loupe. Le système sature. Le lien entre Élise et la douleur des autres devient un court-circuit.

La résonance commence. Une fréquence s'attaque au système nerveux. Les dents d'Élise vibrent dans leurs alvéoles. Les gencives la démangent. C'est le hurlement des Éponges, des centaines de consciences broyées cherchant une sortie. Le mur à sa droite se bombe sous une poussée interne. Le matériau gémit, un râle de gorge tranchée. Les contours de cinq doigts longs se dessinent sous la surface qui devient souple, membraneuse.

Élise veut reculer. Ses jambes sont des piliers de plomb. Elle sent le glissement de son fémur dans la cavité de sa hanche, le frottement du cartilage, l'étirement des tendons. Une agonie mécanique. Les bouches d'aération crachent une buée chaude d'entrailles ouvertes. L'humidité colle ses vêtements à sa peau comme une mue qu'elle ne peut retirer.

— Thorne...

Le nom meurt, fragment de verre écorchant ses cordes vocales. Une averse de larmes rougeâtres pleut des dalles du plafond, creusant des cratères de nécrose dans le linoléum. Sous la peau de ses poignets, les veines d'Élise sont noires. Elles palpitent, cherchant à s'extraire de sa chair pour se connecter aux fissures du mur. Elle est la clé de voûte de cette architecture de souffrance, le paratonnerre de l'agonie collective.

La structure proteste. Un grondement sourd secoue les fondations. Le béton craque pour révéler une infrastructure de chair, des tuyaux de cuivre entrelacés avec des intestins, des câbles de fibre optique gainés de muqueuses. Élise ferme les yeux. Elle voit les Éponges, amas de neurones en surchauffe. Elle est au centre de l'arc électrique. Un spasme contracte ses muscles. Ses côtes craquent. Un bruit de bois sec.

Elle tombe à genoux dans la flaque rousse, liquide huileux qui s'insinue sous ses ongles, cherchant ses orifices.

Respirer demande un effort herculéen. L'air est une masse de béton liquide qui emplit ses poumons comme des sacs de papier que l'on froisse. Au bout du couloir, une forme indistincte de brume et de douleur se déplace par saccades. À chaque bond temporel, elle se rapproche. Élise ouvre la bouche. Ce n'est pas un cri qui sort, mais un filet de sécrétion rousse. Elle se vide de son humanité.

La perspective se tord. Les murs se rapprochent comme des mâchoires. Le béton blanc est une peau malade couverte de tumeurs de suie. Les luminaires vomissent des filaments d'ombre qui s'accrochent à ses épaules. Les filtres ont lâché. La douleur infecte les atomes. Le sol devient mou, texture de langue rugueuse parcourue de papilles géantes. La clinique l'avale. Elle est un nutriment.

L'humidité condense une neige de squames sur son visage. Le goût est celui de la mort froide et de la terre humide. La réalité physique abdique. Élise est l'angle où tout converge. La vibration devient un silence absolu qui aspire tout. Les murs saignent de grandes traînées de sang artériel. Elle se noie. Ses yeux ne voient plus que du rouge. Son propre cœur résonne dans toute la structure.

Boum. Le béton se fend.

Boum. Le verre explose.

Ses os se ramollissent, flexibles comme du caoutchouc. Ses articulations se défont. Elle s'étale, flaque de conscience fusionnant avec le linoléum, avec le béton, avec la montagne. Thorne ajuste ses lunettes. Il observe la saturation sur ses moniteurs, visage de marbre devant une équation qui se résout enfin dans le chaos.

Sous le béton, les véritables Éponges commencent à chanter. Un chant sans voix, harmonique de désespoir qui fait vibrer les Alpes jusqu'à leur racine de granit. La

Maison sans Bruit parle enfin.

Élise est au centre du séisme. Ses talons ont fondu dans la résine. Elle est un pilier de chair dans une nef de sang. Ses vertèbres craquent. Crak. La L5 bascule. Crak. La L4 pivote. L'interstice entre ses os devient un récepteur. De sa moelle s'échappe une substance laiteuse qui rampe le long de son dos comme des doigts de nacre.

Le mur se déchire. Derrière la paroi, des fibres musculaires tressaillent. La Maison a mué. L'architecture est une anatomie. Les gaines expulsent le suc gastrique. Thorne sourit. Un mouvement mécanique des lèvres.

— Magnifique.

La pression intraoculaire fissure ses iris. Élise voit à travers les yeux des Éponges. Elle voit l'obscurité des cuves. Elle boit la maison. La maison la boit. Dans les cuisines, l'argenterie fond. Dans les blocs, les scalpels se tordent comme des vers. Elle sent ses dents se déchausser. Elles tombent. Ploc. Ploc. Perles blanches dans l'océan rouge du sol. Elle n'est plus qu'une synapse. Ses radius sont des lianes de calcium. Elle touche le plafond chaud.

Plus... Donne-nous plus...

Le chant devient vrombissement de ruche. Des millions d'abeilles de douleur s'envolent dans ses veines. Chaque pore de sa peau devient une bouche. Elle filtre l'air. Elle digère les squames. Sa peau est une éponge de kératine grise. Son cœur bat une fois par minute. Boum. La mélasse noire de la souffrance reflue des vannes de fer, remonte par la plante de ses pieds, brûlure de soufre et de regret.

Elle ne voit plus la pièce. Elle voit le vide. Elle voit sa sœur, donnée stockée dans le système, visage émergeant de la paroi. Élise enfonce ses mains dans le muscle du mur jusqu'au poignet. Ses cheveux tombent par poignées, algues dans une eau polluée.

Le silence revient. Lourd. Tombeau sous-marin. Élise est une excroissance, sculpture de chair intégrée à la géométrie de Thorne. La résonance finale est proche. Thorne s'approche, touche la poitrine de pierre. Il ne sent que la vibration froide.

— Parfait.

Dans les yeux d'Élise, deux perles de verre noir, une étincelle brille. Une promesse. L'éponge finit toujours par recracher ce qu'elle a absorbé. La douleur va déborder, couler le long des pentes, contaminer les vallées. La Maison sans Bruit a cessé d'être un lieu. Elle est un événement. Et l'événement est contagieux.

Le granit gémit une dernière fois. L'obscurité a faim. Elle dévore le reste du monde.

Chapitre 16

L'Éveil de la Chair

L'acier n'est pas froid. Il est une absence de chaleur si absolue qu'il dévore la température de la peau. Élise sentait les électrodes s'enfoncer dans son derme, de petites morsures de sangsues métalliques cherchant le chemin de ses nerfs. Dans la salle de contrôle, le béton banché semblait s'étirer, le coffrage de béton se muant en un périoste poreux, suintant une lymphe grise. Les angles droits devenaient des lames de rasoir prêtes à scinder l'espace.

Le Dr Thorne se tenait derrière la vitre fumée. Sa silhouette n'était qu'une ombre découpée dans une lumière chirurgicale trop blanche, une tache d'encre sur un linceul. Il ne respirait pas. Il observait. Élise était le centre d'un réseau de câbles noirs, des armatures synthétiques qui pulsaient d'un rythme que son propre cœur ne reconnaissait plus. La douleur n'était pas encore là. Elle n'était qu'une promesse de division cellulaire. Une vibration dans ses molaires. Un goût de cuivre au fond de la gorge.

— Commencez, murmura la voix de Thorne, filtrée par les haut-parleurs, dépouillée de toute texture humaine.

Le flux s'inversa. D'ordinaire, la machine aspirait. Elle puisait dans le réservoir de culpabilité d'Élise — ce souvenir poisseux de la carrosserie broyée, de l'odeur d'essence et du silence de ses parents — pour le diluer, le lisser, et l'injecter dans les Éponges, ces masses de chair terminales tapies dans les sous-sols. Mais Élise ne luttait plus. Elle ouvrit la digue. Elle ne cherchait plus à retenir l'accident. Elle le devint.

Milliseconde 0 : Le signal part de son bulbe rachidien. C'est une étincelle de soufre. La culpabilité n'est pas une émotion, c'est une onde de choc. Elle remonte le long des câbles de fibre optique avec la fureur d'une bête enragée.

Milliseconde 4 : Le premier serveur, une tour de verre noir et de silicium, reçoit la décharge. Le processeur ne comprend pas. Le code est conçu pour l'anesthésie. La douleur d'Élise est une langue morte que la machine tente de traduire. Elle échoue. La température du processeur grimpe de quarante degrés en une vitesse de division cellulaire. Le silence de la clinique fut brisé par un gémissement. Ce n'était pas un cri humain. C'était le cri du plastique qui se tord, du cuivre qui fond. Dans les murs, les conduits d'ozone se mirent à vibrer. L'air devint épais, chargé d'une électricité statique qui faisait se dresser les pores de la peau jusqu'à la déchirure.

Milliseconde 12 : Le signal atteint les sous-sols. Là où les Éponges attendent. Ces êtres ne sont plus que des sacs de tissus mous, sans yeux, sans voix, branchés à la souffrance du monde pour que les riches puissent dormir. Le flux d'Élise les frappa comme un scalpel incandescent.

Dans la pièce, la distorsion commença. Le temps s'épaissit comme du sang qui coagule. Élise vit une goutte de sueur se détacher du front de Thorne, derrière la vitre. Elle la vit descendre, millimètre par millimètre. La goutte était une sphère parfaite, reflétant la lumière crue des néons. Elle semblait mettre des siècles à tomber. Dans ce laps de temps dilaté, Élise sentit chaque fibre de son propre système nerveux se transformer en fil barbelé. Le béton commença à transpirer. Une humidité grasse, odorante, chargée de l'effluve des corps négligés et de la bile, se mit à perler sur les murs.

Seconde 1 : La structure se cabre. Les câbles de fibre optique subissent la métamorphose, la gaine de polymère se muant en une gaine de myéline translucide. Élise voit ces nerfs géants pulser au-dessus de sa tête. Ils transportent des hurlements silencieux.

Seconde 2 : Le verre de la salle de contrôle explose en un million de diamants noirs. Thorne est projeté en arrière. L'air est saturé d'une odeur de formol et d'excréments. Ce n'est plus une fuite, c'est une exsudation. Les processeurs centraux entrent en mitose. Les boîtiers en titane se fendent pour laisser échapper des grappes de ganglions d'un rose tendre.

Seconde 3 : Le sol ondule. Ce n'est pas un séisme, c'est un spasme musculaire. La clinique toute entière est construite sur un lit de chair, et cette chair vient de se réveiller sous l'assaut du traumatisme pur. Un bruit de succion, un *shlup-shlup* organique, résonne dans les cages d'ascenseur. Élise sent ses mains se crispier sur les accoudoirs. Elle ne ressent plus sa propre douleur. Elle est l'incendie.

Seconde 4 : Le mur du fond s'infléchit vers l'intérieur. Quelque chose pousse. Une masse de doigts fusionnés et de tendons à nu traverse la cloison. La brique ne casse pas ; elle s'écarte comme une lèvre. L'Éponge émerge, traînant derrière elle des fils de cuivre qui étincellent dans la pénombre sanglante.

Seconde 5 : Thorne essaie de se relever. Sa main rencontre le sol humide. Ses doigts sont couverts d'une substance visqueuse, translucide. Sa propre création coule sur lui. Il ouvre la bouche pour donner un ordre, mais seul un gargouillis de sang et de bile en sort. Le système nerveux de la clinique vient de court-circuiter ses propres implants cérébraux.

Seconde 6 : Élise se redresse. Ses jambes sont du coton. Autour d'elle, le luxe s'effondre. Les panneaux de verre tombent, se fracassant avec le bruit de cloches funéraires. Les machines à oxygène crachent une brume acide qui ronge les tapis. L'Éponge s'approche de Thorne avec une lenteur de division cellulaire. Ses membres surnuméraires cherchent les ports de connexion derrière le crâne du chirurgien.

Seconde 7 : Le transfert commence. Tout ce que les Éponges ont absorbé — les

deuils des milliardaires, les névroses des puissants — reflue vers la source. Le visage de Thorne se boursoufle. Des veines bleues apparaissent sous la peau de son front. Ses yeux se remplissent de sang.

Seconde 8 : Élise s'engouffre dans le couloir. Ce n'est plus un passage, c'est un œsophage. Les parois de béton blanc pulsent, chaudes, exhalant une vapeur moite. Ses doigts s'enfoncent dans la paroi. Ce n'est plus du plâtre, c'est une membrane qui tressaille. Une pellicule de sueur visqueuse lubrifie la surface.

Seconde 9 : Le couloir se contracte. Péristaltisme architectural. Élise est projetée contre une saillie qui craque — une côte humaine intégrée au châssis d'acier. La douleur est une brûlure blanche. Elle la saisit et la renvoie dans le mur. Le bâtiment gémit, un son infra-basse qui fait vibrer ses organes.

Seconde 10 : Elle atteint le hall. Les portes automatiques sont des sphincters de muscle strié. Les battants de métal sont recouverts d'une gencive pâle d'où émergent des dents inutiles. La porte mâche le vide. Élise se jette à travers.

Seconde 11 : Elle voit Thorne pour la dernière fois à travers le réseau. Il n'est plus un homme, il est une erreur système, un nœud de douleur dans le grand réseau, condamné à transmettre pour l'éternité le signal de sa propre terreur.

Seconde 12 : Élise frappe la vitre de sortie avec son front. Le froid des Alpes est une bénédiction, une insulte à la chaleur moite. La vitre se désintègre en une poussière si fine qu'elle disparaît. L'aspiration est immédiate.

Seconde 13 : Elle roule dans la neige. Elle s'enfonce dans la poudreuse grise de cendres et de résidus de chair calcinée. Le silence des Alpes se heurte au hurlement organique de la Maison sans Bruit.

Seconde 14 : Elle se retourne. La structure brutaliste s'affaisse comme un corps

dont on aurait retiré le squelette. Une forme vaste, faite de milliers de mains, émerge des décombres. Les Éponges fusionnent.

Seconde 15 : Choc thermique. Givre sur la plaie. Thorne s'efface. Le sol tremble. La montagne se fracture selon le schéma de l'agonie d'Élise.

Seconde 16 : Elle regarde ses mains. La peau pèle, révélant une chair neuve, trop rose. Elle mue. Elle n'est plus Élise. Elle est une interface.

Seconde 17 : La Maison sans Bruit chante. Un chant de basses fréquences. Elle ne sent plus la culpabilité. Tout a été drainé dans le court-circuit.

Seconde 18 : La structure de béton se soulève, portée par une croissance organique. Puis, tout se fige. Le silence de l'après-monde s'installe.

Seconde 19 : Élise fait un pas. Elle ne s'enfonce pas dans la neige. Elle glisse. Elle est connectée aux veines de fer, aux courants telluriques. Elle est la première cellule d'une métastase qui va dévorer le monde.

Seconde 20 : Elle disparaît dans l'ombre des pics. Derrière elle, la clinique est un monument de viande pétrifiée, un temple de douleur gercée qui continuera de battre, sourdement, au cœur des Alpes, jusqu'à ce que le soleil s'éteigne.

Chapitre 17

Le Scalpel d'Athéna

L'atrium n'était plus un espace architectural ; c'était une gorge d'ivoire industriel, une trachée monumentale aspirant le givre des Alpes pour recracher un silence d'azote. La lumière tombait du plafond de verre fumé en lames froides, découpant l'air avec une précision chirurgicale. Au centre de cet os architectural, Élise se tenait debout. Ou plutôt, elle oscillait, maintenue en équilibre par la seule pression de l'agonie qui bouillonnait dans sa moelle.

Elle n'était plus une femme. Elle était un réservoir. Une outre de peau tendue à rompre par le pus invisible des milliers de vies brisées dans les soutes de cet enfer. Le Dr Aris Thorne se tenait à cinq mètres d'elle. Sa blouse blanche ne présentait pas un pli. Il l'observait avec la fascination d'un entomologiste regardant une chrysalide se déchirer pour laisser place à une monstruosité. Dans sa main, le scalpel d'Athéna brillait d'un éclat mat.

— Admirable, murmura Thorne. La pression intracrânienne devrait déjà avoir fait exploser vos globes oculaires. Vous n'êtes plus un sujet, Élise. Vous êtes une symphonie de synapses en surchauffe.

Élise tenta d'ouvrir la bouche. Ses lèvres se fendirent, laissant perler un sang noir, visqueux comme de la bile de pétrole. Ce n'était pas des mots qui voulaient sortir, mais le cri de l'Éponge n°412, dont elle sentait les membres atrophiés se tordre dans sa propre mémoire musculaire. Elle sentait les métastases de l'un, la démence sénile de l'autre, les terreurs d'un enfant drainé jusqu'à la lie. Tout cela pesait sur son squelette, courbant ses vertèbres sous un océan de plomb.

La seconde s'étira, visqueuse, comme une peau qu'on tanne à vif.

Thorne fit un pas. La semelle de sa chaussure percuta le marbre. Le son — un *clac* sec — ne s'éteignit pas. Il se dilata. Élise vit la molécule d'oxygène se briser sous l'impact acoustique. Le pied du docteur s'enfonça dans le temps comme dans de la mélasse. Élise leva la main. Le mouvement était d'une lenteur atroce, chaque fibre de son deltoïde hurlant sous l'effort. Sa peau était devenue translucide. On pouvait voir, sous l'épiderme devenu parchemin, des veines d'un bleu électrique palpiter d'un rythme erratique. Elle fixa Thorne. Ses yeux n'avaient plus d'iris. Ils étaient deux puits de nuit liquide.

— Vous... murmura-t-elle. Vous ne... ressentez... rien.

Thorne sourit, un étirement mécanique de muscles faciaux. Ses propres lobes frontaux, mutilés par sa main des années auparavant, étaient des cicatrices de glace. Il était l'absence de douleur. Il s'approcha, le scalpel levé vers la carotide d'Élise. Elle ferma les yeux. À l'intérieur de son crâne, le barrage céda. Elle ouvrit simplement les vannes de son système nerveux et le connecta à celui de l'homme en face d'elle. Le lien se fit par les particules de sueur en suspension, par la fréquence vibratoire de leurs atomes communs.

Le premier millième de seconde de l'impact fut une explosion chromatique.

Thorne s'immobilisa. Sa pupille gauche envahit tout l'œil. Son cerveau venait de recevoir l'équivalent d'un siècle de torture concentré en une pulsation. D'abord, ce fut la sensation thermique. Thorne crut que son sang s'était transformé en phosphore blanc. Chaque capillaire s'enflamma. Il sentit sa peau bouillir, se boursouffler en cloques imaginaires qui projetaient une douleur réelle, un acide sulfurique remontant ses nerfs.

Puis, vint le poids. Le Dr Thorne sentit ses os s'effriter. Il recevait la charge

psychique de l'Éponge n°12, un homme dont le corps avait absorbé des dizaines d'écrasements. Thorne ressentit chaque broyage de vertèbre. Ses genoux claquèrent contre le marbre. Le scalpel d'Athéna lui échappa. L'instrument tomba. Dans la temporalité dilatée de l'horreur, l'objet mit des siècles à atteindre le sol, reflétant le visage défiguré d'Élise, dont les pores laissaient s'échapper une vapeur grise.

Thorne essaya de hurler. Ses poumons se remplissaient de l'idée d'une vase épaisse et froide qui l'étouffait. Élise s'approcha de lui. Ses pas étaient lourds, laissant des empreintes de suie sur le blanc immaculé. Elle se pencha, son visage n'étant plus qu'un masque de cuir tanné par la souffrance d'autrui.

— Regardez-les, Aris.

Et Thorne vit. Son nerf optique fut assailli par des forêts de membres amputés poussant dans l'obscurité. La douleur devint sonore. Un sifflement strident lui sciait les tympans. Chaque erreur chirurgicale revenait vers lui sous forme d'une aiguille de glace s'enfonçant dans son cortex. Son cerveau commença à se liquéfier physiquement sous la pression du stress synaptique. Élise posa une main sur son front. Le contact fut un coup de tonnerre. Les connexions neuronales qu'il avait sectionnées pour ne plus ressentir l'empathie tentèrent de se ressouder de force. Les arcs électriques brûlaient sa matière grise.

Ses doigts griffèrent la pierre jusqu'à ce que ses ongles s'arrachent, exposant la pulpe sanglante des phalanges. La minute de souffrance n'était qu'à sa moitié. Élise chercha l'instant précis où sa sœur, enfermée dans une cuve, avait compris que son frère l'avait transformée en éponge pour un ministre cancéreux. Elle injecta ce souvenir directement dans le thalamus de Thorne.

L'homme se cambra dans une convulsion si violente que ses côtes se brisèrent. On entendit le craquement sec d'un bois mort sous le givre. Le visage du médecin n'était plus qu'un paysage de ruines. Ses yeux coulaient. Une substance gélatineuse, mélange

d'humeur vitrée et de liquide céphalo-rachidien, s'écoulait de ses orbites.

— C'est l'évolution, Aris, murmura Élise. La douleur est le seul signal que vous ne pouvez pas ignorer.

Thorne ne voyait plus l'atrium. Il était dans un tunnel de chair, mâché lentement par des dents de fer. Il n'y avait plus de Dr Thorne. Il n'y avait qu'un amas de cellules hurlantes, une soupe organique de pure agonie. Le temps reprit sa course normale. Le scalpel frappa le marbre avec un tintement dérisoire. Le corps de Thorne s'affaissa, mou, comme si ses os s'étaient transformés en gélatine. Il resta là, une flaque de blancheur tachée d'infamie, ses yeux vides fixant le plafond où la neige commençait à s'accumuler.

Élise lâcha prise. Le lien se rompit avec la violence d'un élastique d'acier. Elle fut projetée contre une colonne de béton. Elle s'effondra, son système nerveux grillé. Le silence revint dans la Maison sans Bruit. Un silence de tombeau. Au centre de l'atrium, Aris Thorne n'était plus qu'une enveloppe. Il respirait encore — un réflexe archaïque du tronc cérébral — mais il n'y avait plus personne pour habiter ce corps. Il était devenu l'Éponge ultime.

Élise se redressa, mais le mouvement lui sembla étranger. Ses mains, au bout de ses bras, paraissaient appartenir à une autre. Elle se mit debout, oscillante, habitée par une errance de spectre. Ses propres pas sur le marbre ne produisaient aucun écho dans son esprit dévasté ; elle marchait avec les jambes d'un mort, une mécanique de chair dont elle ne possédait plus les commandes. Elle quitta l'atrium sans un regard pour la masse de tissus inutiles qui palpitait encore sur le sol. Elle s'enfonça dans l'ombre du couloir, silhouette brisée fuyant un temple de chair en ruines, tandis que la neige, indifférente, achevait de recouvrir le toit de verre d'un linceul blanc.

Chapitre 18

Ozone et Cendre

L'air n'est plus une substance gazeuse ; c'est un bloc solide de verre pilé et d'ozone stagnant. Élise est debout devant la double porte de décompression du secteur 7. Ses mains, autrefois agiles, ne sont plus que des masses de turgescence cyanosée infiltrant les tissus interstitiels, une réponse inflammatoire que le Dr Thorne observerait avec une indifférence mathématique. Ses ongles, éclats de kératine jaunie striés de sang séché, grattent la paroi de plexiglas fumé. Elle ne sent plus la douleur de la chair vive qui se détache du lit unguéal. Elle perçoit autre chose.

Dans sa tempe gauche, une pulsation qui n'est pas la sienne : l'agonie de Madame V., chambre 402. Un carcinome osseux qui ronge le bassin comme de l'acide fluorhydrique. Le cri de la patiente n'est plus un son ; c'est une couleur de pus fétide, une teinte d'iode corrompue qui s'enroule autour de son hippocampe comme un parasite intestinal. Élise gémit, un frottement de plaques tectoniques au fond de sa gorge, et pousse la porte.

Le mécanisme hydraulique siffle, un soupir de métal agonisant, et le temps se liquéfie. Entre l'instant où le battant s'écarte d'un millimètre et celui où il frappe le butoir, une éternité s'insère. Elle voit les molécules de givre croître dans l'interstice avec une lenteur obscène, des aiguilles microscopiques captant la lumière crue des néons vacillants. Elle fait un pas. Son pied quitte le linoléum antiseptique pour rencontrer le béton brut du sas. Le contact est un choc électrique. Le froid ne mord pas ; il scalpe. À travers la membrane de coton de son chausson, elle perçoit chaque irrégularité du ciment, chaque grain de poussière calcinée, comme une dissection de sa propre plante de pied.

Soudain, le barrage cède.

Ce n'est plus seulement la clinique. C'est le monde. À des kilomètres de là, dans une ruelle grasse, un homme se fait briser les phalanges par une presse industrielle. Elle est l'os qui cède. Elle ressent la liquéfaction du périoste, la pulpe du doigt qui s'écrase tandis que le sang cherche une issue sous l'ongle dans une symphonie de trois minutes dilatées. La sensation de l'ongle arraché par la racine est une note de harpe stridente. Elle sent les fibres nerveuses se rétracter et s'enrouler sur elles-mêmes comme des vers de terre jetés sur une plaque chauffante.

Elle s'effondre contre la paroi de béton blanc. Le mur est glacé, mais il brûle. Ses récepteurs thermiques sont court-circuités. Elle porte la fièvre de quarante corps, la sueur froide de soixante-douze terreurs nocturnes, le spasme diaphragmatique de ceux qu'on a forcés à oublier comment respirer. Elle atteint la baie vitrée ouvrant sur les Alpes. De l'autre côté, c'est le néant blanc, une page cruelle prête à être souillée. Elle appuie sur la poignée. L'aluminium est une morsure.

Le silence de la clinique est rompu par un craquement tectonique. Le bâtiment vacille. Ce n'est pas un séisme, c'est le poids du vide. Les fondations, coulées dans le calcaire et la corruption, se fissurent. Dans les profondeurs, les « Éponges » se dissolvent. Elle sent la liquéfaction terminale de leurs tissus, le relâchement final des sphincters, l'ultime décharge de cortisol dans des veines qui ne sont plus que des tuyaux de caoutchouc purulent. Le vent alpin la frappe, un mur de lames de rasoir. Ses poumons, habitués à l'oxygène saturé d'ozone, se contractent violemment. Elle inhale des cristaux de glace qui déchirent ses alvéoles. Elle recrache un brouillard rose.

Le temps ralentit encore. Chaque flocon de neige qui se pose sur son visage est une information sensorielle insupportable, un impact de cristal géométrique brisant la tension superficielle de son épiderme. Elle sent la structure hexagonale de chaque cristal s'enfoncer dans le pore d'un follicule pileux. C'est une extraction chirurgicale

de sa chaleur, millimètre par millimètre. Derrière elle, la structure brutaliste s'affaisse dans un silence de cathédrale. Il n'y a pas de fracas, juste un glissement sourd, le bruit d'un corps lourd qu'on traîne sur du velours. La « Maison sans Bruit » s'auto-inhume.

Ses paupières, agitées par un nystagmus frénétique, refusent de se fermer. Dans l'obscurité de ses pupilles, elle voit les schémas synaptiques que Thorne a redessinés, les ponts de chair jetés entre son esprit et celui des condamnés. Une nouvelle fréquence l'envahit : l'odeur de cuivre brûlé d'un fer à marquer sur une peau qui bulle, qui éclate, qui se rétracte. Elle rampe. Chaque mouvement est une dislocation. Elle est une légion de blessés : le rhumatisme d'un vieillard, la hanche brisée d'un accidenté, la scoliose d'une enfant.

Elle n'est plus Élise. Elle est le réceptacle final.

Elle perçoit une vibration, une fréquence clinique. C'est Thorne. Quelque part, il observe les données. Elle sent son absence de remords comme un trou noir, un froid plus intense que l'hiver. Elle rampe encore jusqu'à ne plus sentir la neige, mais le tapis de la chambre de sa sœur le jour du suicide. Elle sent la corde. La pression sur le larynx. La panique. Mais le noir ne vient pas. Thorne a supprimé en elle la capacité de perdre connaissance. Elle doit tout boire jusqu'à la lie.

Elle se tourne une dernière fois vers la clinique, cicatrice grise sur le flanc de la montagne. Un furoncle crevé. Le silence n'existe pas pour l'Éponge. Elle entend un enfant pleurer dans une ville à des centaines de kilomètres. Elle sent la morsure d'une lame de rasoir sur un poignet dans une chambre d'hôtel anonyme. Le monde est une plaie ouverte. Elle est le sel.

Ses doigts se crispent sur la neige durcie. La glace pénètre sous ses ongles, remplit les crevasses de sa peau. Elle devient minérale. Mais à l'intérieur, dans la prison de son crâne, la fête sanglante continue. Les voix sont l'espace. Elle regarde le ciel vide. Elle sourit, un rictus de cadavre, un déchirement des commissures des lèvres. Sa survie

était une préparation.

Elle est la Maison sans Bruit. Elle est le béton et le verre. Elle est l'ozone et la cendre.

La neige continue de tomber, recouvrant la forme recroquevillée. Bientôt, il n'y aura plus qu'une irrégularité blanche sur la pente. Mais sous la neige, les nerfs continueront de brûler. Les synapses continueront de hurler. Le chronomètre de la douleur ne s'arrête jamais. Élise ferme enfin les yeux pour mieux voir l'horreur qui défile sur l'écran de ses paupières. L'image finale est celle de Thorne tenant un scalpel. Il sourit.

« La douleur est une erreur de calcul, Élise. Vous êtes l'équation finale. »

FIN

Merci d'avoir lu "La Maison sans Bruit"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)